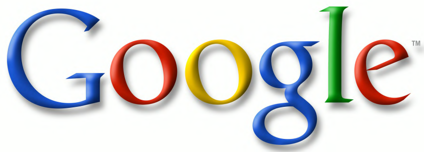
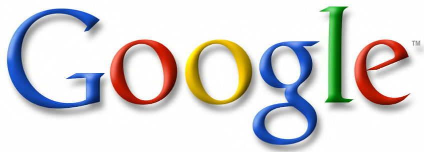
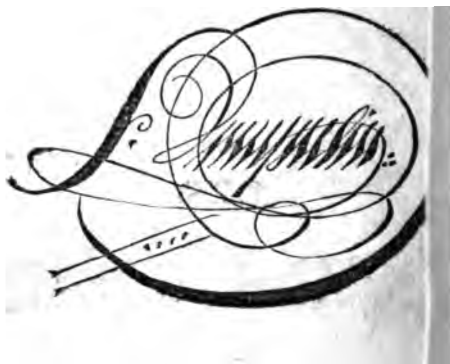




126

LES ENFANS CHÉRIS DE LA VICTOIRE.



Imprimerie de Lemaîtr.



LE FRANÇAIS A ST [illegible]

LES ENFANS CHÉRIS DE LA VICTOIRE,

FAITS HISTORIQUES DES GÉNÉRAUX, OFFICIERS ET SOLDATS QUI, PAR LEURS BELLES ACTIONS, ONT ILLUSTRÉ LE NOM FRANÇAIS.

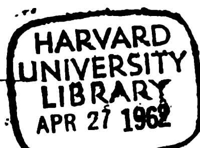
Honorer les héros, c'est les multiplier.

TROISIÈME ÉDITION.



PARIS,
CHEZ H. VAUQUELIN, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, nº 11.

1821.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
APR 27 1962

INTRODUCTION.

RASSEMBLER dans un même cadre les plus beaux faits militaires des Français, c'est élever à la gloire de nos armes un trophée de plus; c'est payer à ceux que la mort a frappés au milieu des combats, une dette sacrée; c'est offrir une reconnaissance vraiment nationale à ceux qui, couverts de blessures et de cicatrices, se reposent à l'ombre de lauriers achetés au prix de leur sang; c'est enfin exciter dans le cœur de notre brillante jeunesse cette ardeur martiale qui distingua toujours les Français.

En lisant le récit de tant de faits glorieux, qui ne se sentirait pas

pénétré de respect pour ceux qui défendirent si vaillamment leur patrie ? Qui ne partagerait pas cet enthousiasme militaire qui enfanta tant de belles actions ? Qui ne brûlerait pas d'imiter de si beaux exemples, et d'obtenir, comme eux, la récompense des braves ? Un pareil doute serait un outrage! La bravoure est un héritage que nous tenons de nos ancêtres, et que nous perpétuerons jusqu'à nos derniers neveux. BRAVES ET GALANS *sont des synonimes qui ne peuvent se séparer de notre nom.*

La Victoire, toujours fidèle à nos armes, n'a jamais abandonné ses enfans chéris; et si, comme femme, elle a eu ses caprices, elle n'a pu résister long-temps à l'ascendant qui la fixe parmi nous.

La Gloire, sa compagne chérie, couvre de son égide ceux qui lui font la cour. Que de prodiges étonnans n'a-t-elle pas fait faire? Combien d'actions éclatantes ne lui doit-on pas? En les rapportant, c'est payer le juste tribut de notre reconnaissance envers tant de généraux, capitaines, officiers et soldats à qui nous dûmes nos vaillans succès.

Au milieu d'une paix durable, rappelons nos triomphes. Offrons-les comme des modèles à suivre. Que le citadin y trouve ce qu'il ferait si jamais il avait à combattre l'ennemi, et le guerrier ce qu'il a fait au champ d'honneur. On est fier d'appartenir à une nation qui ne connait d'autre devise que VAINCRE OU PÉRIR! et ce sentiment est celui de tous les Français.

Quelque soit le rang et le grade de celui qui les a faits, nous allons rapporter les beaux traits militaires dont nous nous honorons. Depuis le général jusqu'au soldat, tous ont versé leur sang pour notre défense, tous ont des droits à notre hommage ; c'est un rayon de leur gloire qui s'échappe et vient se répandre sur chaque membre de notre nation.

Nous parcourerons donc cette longue série de faits d'armes ; et si, dans des temps désastreux, nous avons eu à regretter nos dissentions civiles, oublions-les, pour ne nous rappeler que de nos triomphes.

LES ENFANS CHÉRIS DE LA VICTOIRE.

MASSÉNA,

Duc de Rivoli, prince d'Essling, maréchal de France, grand cordon de la légion d'honneur, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, etc., né à Nice, en 1755, mort à Paris, le 7 avril 1817.

Dans cet âge où la nature semble à peine suffire au développement des organes, le maréchal Masséna avait déjà une vocation prononcée pour la carrière des armes, vocation qu'attestait cette ardeur guerrière, noble présage des grandes

choses. A treize ans un vaisseau devint le premier théâtre de ses essors, à seize ans, il avait fait trois campagnes sur mer ; à dix-sept, il entra dans le régiment Royal-Italien, où il ne tarda pas à se faire remarquer et à recevoir des grades.

Cependant la plus grande partie de l'Europe s'ébranlait pour commencer la première guerre de la révolution ; toutes nos frontières étaient menacées ; bientôt elles furent attaquées, on courut aux armes : des bataillons se levèrent de tous côtés, et Masséna commanda le deuxième du Var.

Chef de bataillon, il se montra colonel expérimenté : colonel, on vit en lui un général de brigade habile ; général il parut un général de division distingué, et c'est ainsi que, toujours supérieur au grade qu'il

avait reçu, il ne trouva dans chacun de ses avancemens que l'occasion et les moyens de se signaler davantage, et qu'avec la rapidité de l'aigle, dont ses traits avaient le caractère, de s'élever avec la plus brillante réputation au grade de général de division.

En 1794, *l'attaque d'Oneille et de Faorgio est résolue* ; 2,000 hommes y sont employés ; le plus entier succès la couronne : Masséna en avait le commandement.

La campagne du général Shérer renferme des actions glorieuses : à toutes, Masséna prend une part active, et souvent une part entièrement décisive.

En 1796 et 1797, l'armée d'Italie prend l'offensive. A Montenotte, Masséna attaque les flancs et les derrières des Autrichiens, les met-

en déroute, tue 4,000 hommes, et fait 2,500 prisonniers. Deux jours après il se couvrit d'une nouvelle gloire à la bataille de Millesimo. Il passe le Tanaro, et se rend maître d'Alexandrie : en dix jours Tortone, Coni et Céva tombent en son pouvoir. A la célèbre journée de Lodi, il fut un des généraux qui montrèrent le plus d'audace ; il marcha contre une batterie, à la tête de ses soldats, et bientôt rentra en triomphe dans Milan. Il franchit ensuite le Mincio pour chasser les Autrichiens de l'Italie. Il enlève Vallegio à la bayonnette : Peschiara, Rivoli et Véronne se soumettent à ses armes. L'armé autrichiennne qui, deux mois auparavant, menaçait d'envahir le midi de la France, n'avait plus que des débris dispersés dans les montagnes qui séparent les

Trentin du Véronais. Le cabinet de Vienne, alarmé de tant de défaites, place M. Wurmser à la tête d'une seconde armée. Ce général, forcé à Bassano, tente de se réfugier dans Mantoue; l'avant-garde de la division de Masséna, envoyée pour lui fermer le passage, se trompe en chemin, et rencontre l'ennemi. Elle se dégage par des prodiges de sang froid et de bravoure.

L'armée autrichienne passe la Brenta. Bonaparte, Masséna et Augereau viennent lui livrer bataille. Il fallait étonner comme la foudre, et balayer tout du premier pas. L'action fut vive et sanglante, et l'ennemi, vaincu, fut forcé de repasser la Brenta. L'Autriche forma une troisième armée, conduite par le marquis d'Alvinzi; et s'avança vers l'Adige. A la première attaque d'ar-

cole, Masséna, à la droite, culbuta une division de l'ennemi. Le lendemain le combat s'engagea jusqu'à la nuit. Une nouvelle attaque est résolue. Les Français font le serment de vaincre ou de mourir. Pendant que toutes les divisions sont animées au carnage, Masséna marche droit au village d'Arcole; s'en empare, et poursuivit l'Autrichien jusqu'au village de San-Bonifacio. Il repasse l'Adige, et repousse le général Davidowich; l'ennemi, un moment victorieux à Rivoli, sur l'aile gauche de notre armée, fut défait à Saint-Michel, à Rivoli, à Roverbella. Ces combats ressemblaient à des courses rapides. Les légions romaines fesaient 24 milles par jour, nos soldats en faisaient 50, et ne s'arrêtaient que pour livrer bataille.

Trois armées ennemies avaient

été détruites dans une seule campagne; l'archiduc Charles paraît à la tête de nouveaux combattans. Ce jeune prince, né avec un grand courage, adoré des soldats et le dernier espoir des Etats de son frère, ne put arracher la victoire à une armée commandée par un chef extraordinaire *et par les plus habiles* généraux que *la France ait* jamais opposés à la puissance Autrichienne; en moins de vingt jours, il vit son armée battue, fuyant devant les Français, Masséna rencontra son arrière-garde à une lieue de Clagenfurt, *lui livra* combat, et entra dans la capitale de la Carinthie, il l'atteignit encore dans les gorges, entre Freisach et Neumarck: le prince Charles tira de son corps de bataille ses huit bataillons de grenadiers, dernier soutien de l'armée

autrichienne. Le combat devint alors plus furieux. Une position hérissée de canons ne retarda que de quelques momens la défaite de ces grenadiers; les français entrèrent dans Neumarck. Masséna poursuivait le reste de l'arrière-garde ennemie sur le chemin de Vienne, lorsque la paix de Leoben vint arrêter sa marche victorieuse.

Dans cette série d'événemens, pendant lesquels on vit quatre armées battues ou anéanties, et 280 mille ennemis détruits par cinquante à soixante mille Français, Masséna, que cette époque seule eût suffit pour immortaliser, commanda constamment la division d'avant-garde, exécuta sur les flancs, sur les derrières de l'ennemi des mouvemens où la plus haute capacité le disputa à l'intrépidité la plus rare, décida

plusieurs fois du sort des batailles, et conquit à Rivoli ce beau surnom *d'Enfant chéri de la Victoire.*

Mais, malgré les victoires multipliées des campagnes précédentes, malgré la prise du corps d'Auffenberg, par Masséna, et ses brillantes et sanglantes actions contre le prince Charles, un an avait suffit pour changer les positions militaires de la France. La fortune cédant au nombre, semblait avoir abandonné nos drapeaux. L'Italie, ce prix de tant de triomphes, nous avait été presque entièrement enlevée; nos armées du Rhin s'étaient repliées vers nos frontières : toutes les forces d'une seconde coalition se réunissent sous les ordres du prince Charles et de Suwarow, pour achever nos défaites, en accablant les parties du Danube, avec lesquels Masséna occupait l'Helvétie,

Cette situation était d'autant plus critique, que ce n'était plus seulement d'une armée qu'il s'agissait pour nous, c'était de la France; Masséna battu, l'invasion était inévitable : de sorte que les destinées de la patrie se trouvaient dans ses mains.

Mais les forces et les manœuvres des ennemis l'occupaient de la manière la plus sérieuse, les injustices du directoire achevaient de rendre sa position difficile. En proie aux plus vives anxiétés, le Gouvernement le pressait de combattre, et alla jusqu'à lui faire un crime de ce qu'il nommait ses retards. Un homme ordinaire eût cédé ; Masséna, inébranlable dans ses résolutions, attendit le moment qu'il avait fixé pour agir.

Le prince Charles, uni à l'armée

russe, conduite par Corsakoff, s'avançait avec des forces quatre fois plus nombreuses que celles des français.

Masséna, qui était entré chez les Grisons, avait passé le Rhin et enlevé le passage de Luciensteing, opposa à la force des ennemis des *prodiges de valeur*; il avait une colonne surnommée *l'Infernale*, composée de quatre bataillons des plus beaux grenadiers de l'armée; il se plaçait à leur tête lors des plus grands périls, et renversait toujours l'ennemi. L'acharnement entre les deux armées était si grand, que la nuit ne pouvait les séparer. Les autrichiens et les français s'attribuaient la victoire en voyant les monceaux de morts dont ils couvraient le champ de bataille. A la fin, l'armée française, affaiblie, ne put défen-

dre Zurich. Masséna, cédant à la voix de l'humanité, épargna à la ville les horreurs d'un bombardement. Les français sortirent de Zurich après une mêlée qui dura cinq jours. On les vit, dans leur fureur, jetter leurs armes pour se prendre aux cheveux avec des autrichiens, se battre deux à deux à l'arme blanche, se jetter corps à corps dans des luttent où ils s'étouffaient.

Le général Masséna profita d'une faute du prince Charles pour l'attaquer devant Zurich. Ce prince venait d'abandonner la Suisse, pour porter 23,000 hommes sur les bords du Rhin, et laissait ainsi les armées de ses alliés prodigieusement affaiblies. Masséna vient leur présenter bataille. Les fleuves et les montagnes offraient de véritables Termopyles. Pour forcer les passages

verts d'artillerie, il fallut que
née fut animée d'un courage
dessus de l'humanité. Elle em-
la Zurich de vive force, en mar-
nt sur les cadavres des ennemis.
ville fut préservée du pillage; on
le général Masséna parcourir
rues pour maintenir la discipli-
Quand Suwarow entra en Suisse
r combattre, il trouva la moitié
on armée détruite par Masséna.
gt mille prisonniers, quinze mil-
morts ou blessés, cent pièces de
on, tout le bagage, neuf géné-
r *tués ou pris*, le Bas-Rhin et
elvétie *délivrés*; la vieille opi-
n qu'une armée russe est invin-
e, détruite par la première vic-
e des Français sur le peuple;
e Masséna au même dégré
time qu'autrefois Marius à Ro-
après la défaite des Cimbres et
Teutons.

La bataille de Zurich, la destruction de l'armée de Korsakoff et la défaite de Suwarow, vérifièrent les calculs de cet habile général, justifièrent sa conduite, sauvèrent la France, et, ainsi que le général Sprik Portem le lui a dit à Paris, lui valurent l'honneur d'être, depuis Charles XII, le premier géné- qui eut battu les armées russes.

Rassuré sur le sort de la France, la sollicitude de son gouvernement se reporte sur l'Italie, et notamment sur Gênes, dernière ville importante que nous y possédassions.

Tous les jours étaient marqués par des combats, lorsque Gênes fut bombardée par les Napolitains et les Anglais. Le zèle des habitans se rallentissait alors. Le peuple murmurait, demandait du pain et la fin de ses maux. Cent soixante mille habi-

tans voyaient la mort toujours présente. Les femmes poussaient des cris de désespoir, tandis que les enfans et les vieillards exhalaient le dernier souffle de vie près des cadavres dont les rues étaient jonchées. D'autres, pâles et livides, se disputaient les chevaux qu'on portait *à la voirie*. *Telle fut pendant plusieurs jours l'horrible* calamité d'une ville si florissante et si fière de son origine; ce peuple inanimé voyait l'abondance entrer par ses portes si Masséna consentait à une capitulation. La vue des bâtimens anglais chargés de provisions, et la faiblesse de sa garnison, excitaient la révolte. Masséna sut l'étouffer par un calme intrépide. Accoutumé à ne traiter avec l'ennemi que les armes à la main, il rejetta d'abord la capitulation honorable que les généraux

ennemis lui offrirent ; mais la ville et l'armée étaient au dernier terme des calamités humaines. On n'y avait plus pour ration qu'un mélange échauffé d'avoine, d'amandes, d'amidon, de lin, de son et de cacao, dont on nourrissait les troupes: tous les chevaux étaient mangés, le camp avait 6000 mille malades ou blessés ; des murmures éclataient parmi les troupes. Masséna rassembla les chefs pour resserrer la discipline relâchée par l'excès des souffrances. Il leur demande ce qu'il peut attendre, s'il se détermine à tenter une trouée ; tous lui déclarent qu'il ne sera suivi que par les officiers, les soldats n'ayant plus la force de porter un fusil. Il ne songea qu'à conclure un traité digne de sa défense. Les premiers mots de la capitulation offerte par

l'ennemi étaient : « Que l'armée retournerait en France, mais que son général resterait prisonnier de guerre. « Vous valez seul vingt mille hommes, écrivit le lord Keit au général Masséna. » Ce général répondit qu'il mourrait les armes à la main, avant d'entendre une négociation *où le mot de capitulation serait entré.*

Dans l'entrevue qui suivit, il montra une âme si supérieure à l'adversité, qu'on eût dit que c'était l'ennemi qui capitulait. L'amiral Keith fut celui des généraux ennemis dont Masséna reçut le plus de marques d'estime. A chaque article contesté, il répétait : « Monsieur le général, votre défense est trop héroïque pour que l'on puisse rien vous refuser. »

Le prince Henri de Prusse, frère

de Frédéric-le-Grand, et si gı
général lui-même, rendit justice
grands talens militaires de celui
nous célébrons dans ces phr
dignes d'être rappelées :

« Le maréchal Masséna,
heureux que Léonidas, a deux
défendu et sauvé sa patrie; deux
avec des forces inférieures, il a
tu des armées ennemies, qui, fi
de leur supériorité, ne compta
que sur la victoire. »

Nous ne pouvons oublier enc
la campagne de 1805, en Italie
le maréchal Masséna, comman
en chef, lutta avec des forces iı
rieures contre le prince Charl
un des plus grands généraux ı
dernes, ne manœuvra que pour
couper son ennemi, ne comb
que pour empêcher qu'il ne sec
plût l'armée à temps, et s'exp

même à être battu, pour favoriser sur le Danube des victoires décisives.

Il faut citer également l'attaque du royaume de Naples, dont Masséna fit la conquête en 1806; la campagne de Pologne (1806) et où, commandant un corps détaché, sa haute capacité mit seule quelque équilibre entre les forces qu'il commandait et celles qui lui étaient opposées; son rôle à jamais mémorable à la bataille d'Essling, où, dans la position la plus désespérée, son intrépidité sauva l'armée française, et lui fit répondre, à de vives instances pour tenir seulement trois jours: « Dites que j'en tiendrai douze. » Enfin, sa conduite a la bataille de Wagram, pendant laquelle, malade et souffrant, il commandait couché dans sa calèche, et se fai

sant conduire partout où le danger était le plus imminent.

Passé en Espagne, en 1810 Masséna s'empara d'abord de Ciudad-Rodrigo, après un siège long et meurtrier; et après avoir gagné la bataille de Busaco, il pénétra en Portugal, et prit Coïmbre mais la fortune qui, jusque-là lui avait été si fidèle, commença à lui devenir contraire, et il fut bientôt contraint d'évacuer le Portugal. On attribua dans le temps, mais à tort, ses désastres à l'envie de conserver les nouvelles richesses qu'il avait acquises dans ce pays. Ceux qui ont été en état d'apprécier les obstacles et les moyens, trouveront dans sa conduite la preuve que s'il avait su faire de grandes choses avec peu de ressources, il ne savait pas entreprendre d'impossibles.

Telle est la série rapide des campagnes du grand capitaine. Nous ne parlons pas des ordres dont il fut décoré, des titres dont il fut revêtù; l'honneur d'un grand homme est dans les faits qui consacrent sa mémoire ; et dans le nom qu'il a illustré.

Lorsque les dépouilles mortelles de cet illustre maréchal ont été rendues à la terre, Paris, presque entier, a semblé prendre part à ce deuil. Un concours immense de citoyens de tous les âges et de toutes les conditions s'est empressé d'honorer par sa présence les funérailles d'un grand capitaine; et cette marche funèbre a encore été pour lui une marche triomphale ; vingcinq ans de succès l'on fait connaître de toute la France.

Nous ne pouvons omettre un

fait dont la famille du maréchal s'honorera toujours, que tous les Français ont appris avec attendrissement, quoiqu'il n'ait pu les étonner, parce qu'il peint le cœur d'un prince qu'entourent si justement leur admiration et leur amour. La cruelle maladie à laquelle le maréchal Masséna a succombé, l'ayant empêché de recevoir de la main du Roi le bâton de maréchal, S. M. a daigné, après sa mort, l'envoyer à sa famille.

La tombe nous a ravi ce grand homme de guerre, la mort seule répond aux cris de douleur de nos braves; mais la postérité crie déjà : « La gloire est la vie des héros, « et MASSÉNA n'a pas cessé de « vivre. »

FAITS HISTORIQUES.

Un cavalier du sixième régiment, nommé Mandement, avait été chargé de porter des cartouches à l'infanterie française qui attaquait le village de Hondtschoote ; il apperçoit dans un pré un groupe de soldats qui gardaient un drapeau ; trompé par les apparences, il les prend pour des Français, s'avance vers eux, et à travers la haie qui environnait le pré, il leur cria : » Camarades, « voilà des cartouches. » On lui répond : « Apportez. » Mandement franchit la haie; il était entouré quant il reconnait son erreur. On saisit son cheval par la bride et on lui dit de se rendre. Mandement laisse son sac de cartouches, et tandis que ceux qui l'arrêtaient s'occupaient à ramasser ces munitions, il tire son sa-

bre; s'empare du drapeau, se fait jour à travers les soldats, et franchit la haie. A peu de distance il trouve le bataillon dont il venait de saisir le drapeau, aux prises avec les français Il traverse cette troupe au milieu des baïonnettes et d'une grêle de balles. Barré dans sa course, il se retrouve encore dans la mêlée, entouré des soldats ennemis; il distingue le chef qui commandait, et se précipite sur lui, s'écriant d'une voix formidable: « C'est la cavalerie française qui accourt pour vous charger. » Et profitant avec adresse du premier effet que produisent ces paroles sur des soldats déjà étonnés de son audace pour se dégager d'entre eux, il jette son drapeau, et entraîne leur commandant qui devient son prisonnier.



Après la prise de Tourcoing et

de Lannoy, par le général Houchard, où les Français avaient combattu avec la plus grande intrépidité, et que les Allemands avaient défendus avec le plus grand courage, le général Houchard, après l'action, fit la visite de l'ambulance. Un des blessés lui demande si Lannoy est *occupé; le général répond* par l'affirmation : « Ah ! si cela est, « s'écrie-t-il, je ne regrette pas « ma jambe. » Un autre à qui l'on venait de couper le bras, dit à ceux qui l'environnaient : « N'importe, « il m'en reste encore un pour « exterminer les ennemis de la pa« trie. »



Dans le combat qui eut lieu entre les généraux Charette et Beysser, commandant la colonne de droite de l'armée du général Canclaux,

les Vendéens, pressés de toutes parts, fuyaient vers Montaigu, où Beysser les poursuivait l'épée dans les reins. Au moment où les Vendéens se précipitant vers Montaigu une vingtaine de hussards républicains s'étaient jetés dans les groupes les plus épais, et sabrèrent longtemps avant de trouver la mort. Un d'eux, Louis Guillaume, dit le Téméraire, noir Américain, est renversé avec son cheval, qu'il croit mort; il veut se brûler la cervelle pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi. Mais un Vendéen court, Téméraire l'ajuste et le tue du même coup de pistolet qu'il se destinait. L'explosion fait relever son cheval; l'Africain saute dessus, traverse les Vendéens, qui ſont sur lui une décharge terrible de mousqueterie, il les écarte à coups de

sabre, et regagne son corps sans avoir reçu aucune blessure.



PENDANT la guerre de la Vendée, Kléber, arrive au pont bâti sur la Sèvres, auprès de Clisson, y fait placer deux pièces de canon, et dit à Schouardin; commandant le bataillon des chasseurs de Saône-et-Loire : « Faites-vous tuer là avec « votre troupe. — Oui, mon général, » répond cet officier avec un sang-froid héroïque. Schouardin fait servir ses pièces avec vivacité, demeure long-temps immobile dans ce poste périlleux, y meurt avec cent des siens, et assure ainsi, par son noble dévoûment, la retraite de ses camarades. Pendant qu'il servait ainsi de rempart aux républicains qui battaient en re-

traite, Kléber avait rallié les Mayen-
çais et s'était mis en mesure d'arrêter les Vendéens, qui n'allèrent pas plus loin.

Les Vendéens s'étant mis en marche pour attaquer Chollet, l'armée républicaine se mit en bataille sur la Lande, en avant de Chollet, afin de défendre cette ville. Les troupes vendéennes ayant commencé l'attaque en colonnes serrées sur la droite et sur la gauche de l'armée républicaine, ce premier choc fut si vigoureux que la ligne républicaine en fut ébranlée. Le général Bard est blessé en chargeant à la tête d'une colonne de grenadiers. La garnison de Mayence, qui avait été mise en réserve par le général républicain, se porta en avant pour rétablir le combat, Bard mal-

gré sa blessure, rallie ses grenadiers qui commençaient à céder aux efforts des Vendéens, et leur dit en montrant les colonnes mayençaises qui arrivaient au pas de charge : « Camarades, voulez-vous passer « pour des lâches aux yeux de ces « braves ? » Les grenadiers se reforment et font face à l'ennemi. La réserve arrive ; le combat recommence avec une nouvelle fureur, et les Vendéens sont mis en pleine déroute.



Au combat de Geisberg, qui précéda le blocus de Landau, par le général Hoche, un boulet de canon emporte quinze files de l'un des rangs d'un bataillon qui marchait pour la première fois au feu. « Serrons les rangs ! » s'écrient unanimement ces nouveaux sol-

dats, et ils continuent à s'avancer sans désordre.



Dans la même journée, une compagnie d'artillerie légère se forme en carré pour recevoir le choc d'un régiment de cavalerie ennemie, en plaçant ses pièces au milieu, à portée de pistolet. Les pièces sont démasquées, et pendant qu'elles tirent sur la cavalerie, les canonniers, qui ne servent point les pièces, chargent eux-mêmes les cavaliers, et les mettent en déroute. Ce trait de bravoure et de sang-froid ne fut pas le seul qui signala l'artillerie légère; elle se couvrit de gloire dans cette journée, et le général Hoche lui dut une partie du succès.



Pendant le combat, un tirailleur

français tombe blessé au loin de son peloton et sous le feu des tirailleurs Autrichiens; un sergent du bataillon de l'Aïn se précipita aussitôt entre les deux lignes, vole au blessé et le charge sur ses épaules. Bientôt atteint lui-même d'une balle à la cuisse, il tombe sous son fardeau. Quelques tirailleurs se portent en avant, et sauvent les deux blessés à travers le feu le plus meurtrier.



LORSQUE l'armée française se mit en marche pour attaquer Geisberg, on voulait faire une distribution de vivres aux troupes. « Nous n'en « voulons que rendus à Landau! s'écrient les braves, par un heureux pressentiment de la victoire qu'ils allaient remporter.



AU moment de l'entrée des trou-

pes dans Landau, la garnison étai sous les armes; les commissaires conventionnels qui marchaient en tête de la colonne, crurent devoir complimenter les officiers de la garnison sur la belle conduite qu'ils avaient tenue. « Vous êtes une « garnison bien étonnante, dit l'un commissaires.» —« Etonnante! répondit un officier avec une noble énergie, eh! citoyen, il n'y a rien d'étonnant à faire son devoir. »



GEORGES-JACQUES KLÉE, garde du béffroi de Landau, s'étant porté à l'arsenal pour éteindre l'incendie que les batteries prussiennes y avaient allumé, pendant le bombardement des 27 et 28 octobre, est averti qu'une bombe tombée sur sa maison vient d'y mettre le feu. Klée, sans quitter son impor-

tant travail (il s'agissait de couper une communication à l'incendie) répond avec sang-froid : « Ma » maison n'est qu'une propriété particulière, je me dois tout entier » aux propriétés publiques, je ne » quitterai point mon poste. »

DANS une affaire contre les Espagnols, au premier coup de canon qui se fait entendre, tous les prisonniers détenus pour délits militaires, au quartier-général de Chauvin-Dragon, supplièrent le général de leur accorder la permission d'aller combattre. Leurs instances sont si vives, qu'ils obtiennent cette permission. L'un deux était officier; il se présente à leur tête, il répond de tous, et tous jurent de vaincre. Arrivés au champ de bataille, il font en effet des prodiges de va-

eux, et contribuent au succès de cette journée, à la fin de laquelle ils reviennent à Chauvin-Dragon pour y déposer leurs armes, et rentrer en prison. Est-il un trait de dévouement et de discipline militaire plus sublime ?

DUFOUR, caporal au premier bataillon de la cinquième demi-brigade d'infanterie légère, avait été fait prisonnier dans ce combat. Quatre Espagnols le conduisaient, il saute sur la baïonnette de l'un deux, en tue trois, prend le quatrième au collet et l'amène prisonnier.

DOUGADOS, sergent-major au deuxième du Tarn, tombe d'un coup de fusil qui lui traverse le corps, ses camarades veulent l'emporter :

« Allez à votre poste, leur dit-il, vous vous devez à la patrie avant de penser à moi. »

BIGOT, adjudant-major du quatrième bataillon des Landes, marchant au pas de charge à la tête d'un détachement, pour reprendre le poste de *la Mazure*, reçoit une balle qui lui perce la cuisse; il marche jusqu'à ce que le détachement se soit emparé du poste : alors seulement il songe à sa blessure. Le chef de bataillon veut lui donner deux soldats pour le soutenir ; il les refuse en disant : « Gardez-les pour combattre les ennemis : je me retirerai comme je pourrai. »

LORSQUE les Espagnols pénétrèrent, pour la première fois, sur le

territoire français, en 1793, les habitans de Banyulsla-Maizo, attaqués par l'ennemi et livrés à leur propre défense, combattaient avec une résolution digne des Spartiates, pour défendre les défilés qui mènent à leur village. Le maire était à la tête de ces braves : sommé de mettre bas les armes et livrer passage aux troupes espagnoles, il répondit : « Les Français savent mourir, mais « ne rendent point leurs armes. »



LORSQU'EN 1794, la flotte française, composée de vingt-six vaisseaux, et commandée par le contre-amiral Villaret-Joyeuse, sortit de Brest, Prieur de la Marne, député, dit aux marins qui composaient l'équipage du vaisseau amiral la *Montagne*, et qu'il quittait pour

retourner à terre : « Mes amis, » revenez vainqueurs des Anglais. « — En doutez-vous, répartirent vivement ces braves, nous sommes Français. — Vive la république! ajouta Prieur. — Vive la France et la gloire nationale, et mort aux Anglais! s'écria d'une voix unanime *l'équipage* de la Montagne; et ce cri fut, dans le même moment, répété à l'envie par le reste de la flotte. Bientôt en présence de la flotte anglaise, l'escadre de Brest engagea un combat qui sera à jamais mémorable dans les annales de la marine française. De part et d'autre l'on fit des prodiges de valeur. De tous les vaisseaux français, celui qui se trouvait attaqué avec le plus de fureur était la *Montagne*. Plusieurs fois de suite, les canonniers, qui se succédaient pour

servir les pièces, trouvèrent une mort glorieuse. Sans y être appelés, de nouveaux braves les remplacent, et brûlent de venger leurs camarades. Tout-à-coup des caisses remplies de cartouches prennent feu : ce malheur imprévu répand l'effroi parmi le petit nombre de braves qui restent encore vivans sur la Montagne. Le danger imminent dans lequel se trouve le vaisseau amiral exalte le courage du jeune Bouvet de Cressé, et lui inspire le dessein hardi de sauver le vaisseau et les glorieux débris de son équipage. L'amiral anglais, témoin des pertes que faisait la Montagne, s'approche de plus en plus d'elle : il n'était plus qu'à demi-portée de canon. Bouvet, qui a déjà reçu trois blessures, et dont le bras est en écharpe, voit le vaisseau amiral

anglais la Reine-Charlotte faire force de voiles ; il demande audacieusement au contre-amiral Villaret-Joyeuse, la permission de balayer le pont de l'amiral anglais. — Saisissez la lame. — Mais vous vous ferez tuer, lui dit Villaret-Joyeuse. — Tant mieux, répond le généreux jeune homme, je serai content si *ma mort* est utile à la patrie.

L'amiral français sourit, lui serre la main. Bouvet se glisse et monte en rampant de degrés en degrés. Les Anglais tirent sur lui du haut des hunes et avec des espingolles, à demi-portée de pistolet ; l'aspect d'une mort presque certaine ne ralentit point son intrépide audace, les balles criblent ses habits, son chapeau est percé en trois endroits, cinq nouvelles blessures sont le prix de son courage et de sa témé-

rité. Bouvet, parvenu au but de ses efforts, se réjouit de voir son sang couler, met le feu à la caronnade de 36 à tribord, et a le bonheur, de voir son audace couronnée d'un plein succès. Ainsi la valeur d'un seul homme donna la victoire au vaisseau amiral, et l'arracha des mains des Anglais, qui fuyèrent à toutes voiles.

Pendant le combat entre les deux vaisseaux amiraux français et anglais, Chardon, de l'Orient, tombe blessé à la cuisse. Sa blessure était si grave, qu'il fallut lui faire l'amputation. L'intrépide Chardon ne perdit rien de sa gaîté pendant l'opération : au moment où le chirurgien de la Montagne commençait à trancher les chairs : « C'est dommage, dit Chardon, en riant : que de regrets pour les belles de l'Orient ! »

Tandis que la Montagne donnait à l'ennemi un si bel exemple de la bravoure des Français et de leur opiniâtreté à se défendre, le combat n'était pas moins violent entre les autres vaisseaux des deux flottes, et leurs débris couvraient au loin la mer. Un autre vaisseau français, *le Vengeur*, avait rivalisé de gloire avec *la Montagne*; il donna au monde un nouvel exemple d'héroïsme inconnu jusqu'alors. Ce vaisseau qui, dans le combat du 29 mai, avait commis la faute de s'écarter trop de la ligne, avait juré de la réparer, et de venger son honneur à force de dévouement. Abordé par le vaisseau anglais, *le Brunswick*, et bientôt entouré par deux autres vaisseaux, le Vengeur soutint longtemps contre ces forces supérieures un combat que l'excès de la valeur

pouvait seul rendre égal. Les Anglais faisaient contre lui un feu si meurtrier, que bientôt l'équipage se vit réduit de moitié; les braves, emportés par la mitraille, périssaient après avoir fait des prodiges de valeur. Comment ne pas admirer ce trait d'intrépidité de Lehyr, second capitaine du vaisseau français. Un biscayen lui fait à la jambe une blessure dangereuse. Ses camarades lui voyant perdre beaucoup de sang, le pressent de descendre pour se faire panser : » Non, dit Lehyr, » j'ai juré de mourir à mon poste, » je ne le quitterai pas. » Un moment après, un boulet ramé lui coupe les reins; il meurt en s'écriant : » Courage! mes amis, » vengez-nous! »

Ce spectacle de la bravoure expirant encore avec gloire, enflamme tous les cœurs, et leur inspire un

ırage digne d'un meilleur sort.
:quipage du Vengeur redouble
ı feu, oppose à l'attaque, toujours
s vive des Anglais, une défense
jours plus opiniâtre. Les dé-
ırges de l'artillerie sont servies
:c tant de précision, que le vais-
ıu le Brunswick, qui le premier
oit abordé: est obligé de s'éloi-
er, mais les deux autres vais-
ıux redoublent d'efforts. Le Ven-
ır voit toute sa mâture abattue:
blé et comme transpercé de coups
canon, il reçoit de toutes parts
au à fond de cale. Les généreux
arins qui le montaient prennent
ɔrs une résolution désespérée,
qu'on peut comparer aux actes
dévouement les plus sublimes
l'ancienne Rome. Au lieu de
ercher à sauver sa vie en se ren-
ınt prisonnier au moment où le

vaisseau menaçait de couler l
l'équipage décharge sa bord
quand déjà les derniers ca
sont à fleur d'eau. Les marins
montent ensuite sur le pont, a
chent le pavillon français de cr
qu'il ne surnage, et les bras l
vers le ciel, agitant en l'air l
chapeaux, ils descendent con
en triomphe, et aux cris mille
répétés de *vive la répubique !* :
la liberté et la France ! dans l'a
me, qui devient pour eux la p
glorieuse des sépultures.



PARMI les traits particuliers
honorèrent les soldats français p
dant le siège d'Ypres, nous c
rons celui-ci : On venait d'ache
la construction d'une des batte
de brèche, et comme on manq
de chevaux pour conduire les p

ces destinées à l'armement de cette batterie, le quatrième bataillon du Nord, empressé de la voir en jeu, s'attela tout entier aux six pièces de grosse artillerie qu'il s'agissait de placer, parcourut ainsi un intervalle de cent cinquante toises sous le feu le plus violent des assiégés, et la batterie fut armée.

~~~~~~~~

A la journée de Dawendorf, le chasseur Saton prend le cheval d'un Autrichien qu'il a tué. Un officier démonté demande à Saton de lui céder le cheval, et lui offre le prix. « Non dit le chasseur, il ne m'a rien coûté ; vous m'en payerez la valeur en chargeant l'ennemi. »

Il fut impossible à l'officier d'engager Saton à recevoir son argent. Le général Pichegru ne fut pas plus heureux, lors qu'informé de cet acte
~~~~~~~~

de désintéressement, il fit venir le chasseur en sa présence, et voulut le récompenser au nom de la nation et de l'armée, Satou persista dans son refus d'accepter aucune espèce d'indemnité.

LES soldats du général Hoche s'étaient refusés à l'exécution d'un de ses ordres. Il assemble les colonels et leur dit que le bataillon qui a donné l'exemple de la désobéissance, n'aura pas l'honneur de marcher le premier au combat. Tous les soldats viennent les larmes aux yeux supplier le général de révoquer cette sentence, demandent comme une grâce de marcher à l'avant-garde, Hoche y consent, et bientôt ces braves justifient l'indulgence de leur général par des prodiges de valeur.

A l'attaque d'une montagne re-
anchée, défendue par un triple rang
e batteries, les troupes hésitent ;
oche parcourt les rangs et s'écrie :
Camarades! à six cents livres piè-
: les canons prussiens. Adjugé ,
pondent les soldats. » Les redou-
s et les canons sont emportés.

PENDANT *le siége du* Quesnoy ,
ı soldat du cinquième régiment
: ligne , nommé Duquesne , eut
jambe fracassée par un boulet
ırti des remparts , dans les pre-
iers jours de ce siége. Il était
ıns la tranchée , et ses camara-
:s , interrompant leur travail ,
:mpressaient autour de lui pour
secourir. Il ne voulut accepter
bras d'aucun , et les renvoya
ns à leur poste, se traînant ensuite
éniblement jusqu'à l'ambulance ;

Il souffrit avec le sang-froid le plus héroïque l'amputation qu'on lui fit. « Ce n'est pas ma jambe que je regrette, dit-il au chirurgien chargé de l'opération, ce qui m'afflige davantage, c'est de me trouver dans l'impuissance de concourir désormais avec mes braves camarades à la reprise de Valenciennes, quand le Quesnoy sera tombé en notre pouvoir. »



LORSQUE les Français s'emparèrent de Fontarabie, ils emportèrent auparavant les positions d'Haya et de St-Martial. Les soldats montrèrent la plus vive ardeur dans cette journée mémorable. En gravissant la montage de Saint-Martial, pleins d'enthousiasme, ils s'écrièrent : « Pour cette fois, on parlera » de nous à la Convention nationale,

» et on lui fera un rapport de notre » conduite. » Pendant l'action un obus espagnol tombe entre un caisson français et une pièce de huit. Deux soldats du premier régiment d'artillerie, ci-devant de la Fère, se précipitent sur l'obus dont la fusée brûlait encore ; le premier la coupe avec son sabre, tandis que l'autre couvre de terre la mèche et l'obus. Ce trait hardi sauva le détachement d'artillerie, que l'explosion du caisson pouvait abîmer.



Le décret qui ordonnait de ne plus faire de prisonniers anglais venait d'être promulgué dans les armées, et avait été reçu avec une sourde indignation par des hommes généreux qui se promettaient bien de ne pas le mettre à exécution de

sang-froid, mais qui, liés par cette obéissance passive dont ont fait une vertu nécessaire à la guerre, n'avaient point osé faire éclater les sentimens que faisait naître en eux une loi aussi barbare qu'impolitique. Parmi les prisonniers faits dans le combat de Deynsc, il y avait un assez bon nombre d'Hanovriens, que leur qualité de sujets du roi d'Angleterre rendait passibles de la mesure sanguinaire. Un détachement les conduisit à Wielsbecke, quartier-général de Souham; où un officier d'état-major les reçut des mains d'un sergent qui commandait l'escorte. « Camarades, dit l'officier au détachement, vous allez nous mettre dans un cruel et terrible embarras; il fallait laisser ces malheureux s'échapper où vous les avez rencontrés.

— Mon officier, répond le sergent dans son langage naïf, c'est autant de coups de fusil à recevoir de moins, et nous sommes ici pour affaiblir l'ennemi. — Mais il existe une loi affreuse contre eux, et bien embarrassante pour nous. — Nous la connaissons; mais la Convention n'a pas prétendu que des soldats Français fissent le métier de bourreaux. Au reste, voici nos prisonniers, envoyez-les aux représentans du peuple, et si ceux-ci sont des sauvages féroces, qu'ils les tuent et les mangent ensuite, ce n'est plus notre affaire. » Un pareil trait prouve que l'humanité et le courage sont le caractère distinctif du soldat français, et que pour lui un ennemi désarmé est un objet de respect.



Le général Moreau, ayant formé le dessein de s'emparer de l'île et du fort l'Écluse, donna l'ordre au commandant de génie Déjean de préparer tout pour le passage du canal de Coxische. Le commandant Déjean, qui n'avait à sa dis-disposition que quelques batelets, s'occupait de faire un pont pour ce passage, lorsque la bravoure et l'intrépidité française rendirent pour ainsi dire inutiles tous les préparatifs. Des colonnes pendant ce temps étaient rassemblées, les unes à Klinkerke et les autres à Baefs-Polder, pour inquiéter les Hollandais. A la vue des ouvriers du génie, travaillant avec lenteur à la construction du pont, l'impatience de ces braves soldats devient extrême, n'écoutant bientôt plus que leur courage, ils veulent parvenir

à l'autre côté du canal, sans le secours du pont de bateaux, excités eux-mêmes par l'enthousiasme dont ils sont témoins, les généraux cèdent aux désirs des soldats, manifestés aux cris redoublés de vive la nation ! vive la république ! Aussitôt, sous le feu même des batteries ennemies, au milieu d'une grêle de balles et de boulets, les grenadiers et chasseurs s'élancent dans les premiers batelets qu'ils trouvent sous leurs mains, les assujétissent les uns aux autres en les liant avec leurs cravates et leurs mouchoirs, et vont ainsi affronter l'artillerie des Hollandais retranchés dans l'île, tandis que d'autres Français, plus audacieux encore, se précipitent à la nage au milieu d'un courant extrêmement rapide. Stupéfaits et épouvantés à la vue d'une intrépi-

dité qu'ils ne peuvent concev
les Hollandais s'étonnent; cep
dant ils redoublent le feu de l
mousqueterie, et mettent à p
leur position et leurs batteries p
se défendre; mais les Français l
vent avec un égal courage et le
de la mousqueterie et celui d
mitraille, ils abordent malgré t
les efforts des Hollandais pour
repousser. Pouvant enfin comba
de pied ferme, ils s'élancent
l'ennemi. Les canonniers Franç
qui n'avaient pu transporter le
pièces, se jettent sur les canonni
Hollandais, les massacrent et s'e
parent de deux bouches à feu
sont bientôt tournées contre le
adversaires. Les Hollandais, n
en déroute, fuient avec rapidité,
se rembarquent à la hâte, pour é
ter la poursuite du vainqueur.



LAISSEZ, mes amis, s'écria le vieux général Lukner, en parlant à ses compagnons d'armes qui, sous les murs de Courtrai, s'effrayaient de son audace, « laissez ; les balles respectent les braves. »

~~~~~~

« QUE voulez-vous que l'on vous rende ? dit-on au général Marceau, après la capitulation de Verdun, où il avait perdu tous ses bagages.— Un sabre pour venger nos défaites, répondit le bouillant général. »

~~~~~~

PENDANT le siége de Lille, un canonnier bourgeois servait une pièce sur les remparts ; il apprend que sa maison est la proie des flammes : « Rendons-leurs feu pour feu, » dit-il, et il continue de servir sa pièce.

~~~~~~
~~~~~~

On offre à Wimpfen, commandant de Thionville, un million s'il veut livrer la place. « Volontiers, répondit-il en riant, pourvu que l'acte de donation soit passé devant notaire. »

La conquête de Cassandria donna lieu à plusieurs traits de courage et d'intrépidité que nous allons rapporter.

Au passage du canal, Ventre, sergent-major, de Beugny, sergent, et Bouvard, caporal, tous trois du bataillon des chasseurs du Mont-Cassel, traînèrent à la nage, sur l'autre rive, au moyen d'une corde attachée à leur cou, des bateaux chargés de leurs camarades, et malgré le danger imminent auquel ils s'exposaient, ils répétèrent audacieusement neuf ou dix fois cette manœuvre.

Lalis, capitaine des grenadiers du seizième régiment, se jeta le premier dans un bateau, sous le feu de l'ennemi, pour donner l'exemple à ses soldats, et les encourager à le suivre. Tous se précipitèrent sur ses traces, les uns dans les bateaux, et les autres à la nage.

Bouillet, capitaine des carabiniers au quatorzième régiment de chasseurs, montra, pendant toute l'attaque, un courage et un sang-froid imperturbables. Le premier il se porta à découvert sur le bord du canal, armé d'une carabine, vis-à-vis une batterie dont il incommodait les canonniers par un feu continuel.

Enfin Moreau lui-même donna l'exemple de la valeur et de l'intrépidité à ses soldats. Au moment

où ceux-ci s'embarquaient, le général aperçoit un des batelets emporté par le courant, et déjà presque submergé; aussitôt, n'écoutant que le cri de l'humanité qui parle à son cœur, il se jette à la nage, s'élance vers ce batelet, le saisit d'une main vigoureuse, le ramène sur la rive, et sauve ainsi un capitaine de canonniers et plusieurs soldats.



PENDANT le siége du fort de l'Ecluse, les Hollandais avaient eu recours aux pots à feu pour faire beaucoup de mal aux travailleurs; ils en lançaient par jour une quantité énorme. Témoin de l'utilité dont les pots à feu étaient pour les assiégés, Bruiron, grenadier au premier bataillon de la Marne, s'était pour ainsi dire dévoué pour

s éteindre. Seul , à la tête des anchées et à portée de pistolet e l'ennemi, il en éteignit quatre m après l'autre, au milieu d'une ·êle de mitraille et de mousque-rie. Mais ce brave grenadier finit ır être victime de son dévoue-ıent : atteint d'une balle à la tête, en fut grièvement blessé. Ce siège ıt surtout remarquable par la cons-nce des troupes, pendant toute durée, à surmonter les obstacles ıe les élémens réunis leur oppo-ient. De tous ces élémens comme a dit avec vérité le général Mo-:au, le moins dangereux était le u. Pendant dix jours les assiégeans rent arrêtés dans leur marche par :au du ciel et celle de la mer, sans ouvoir faire un seul pas en avant. :pendant, malgré le feu meurtrier s assiégés, malgré cette contra-

riétée du temps, la sappe fut conduite avec de simples fascines jusqu'à la portée du fort. Les soldats, au lieu d'aller aux batteries par les tranchées, n'y marchaient jamais qu'à découvert, avec une intrépidité sans exemple, qui étonnait leurs propres généraux. Souvent dans l'eau et dans la boue jusqu'à la ceinture, ils s'encourageaient les uns aux autres en criant : « Vive la république ! nous n'en aurons pas le démenti. »



CINQ mille républicains, faits prisonniers en différentes occasions par les Vendéens, étaient renfermés dans l'église de St.-Florent. Un immense attroupement se forma autour de l'église. La multitude demande à grands cris qu'on lui livre les prisonniers pour les mas-

'er. Les cris de mort se faisaient
:udre. de toutes parts. Le
iseil des Vendéens, entraîné
; doute par le mouvement gé-
il et par un sentiment de ven-
ice personnel mal calculé,
na l'ordre de fusiller les cinq
e républicains. Le loyal Les-
e, presque au lit de la mort, s'é-
à *cette occasion* : « Voilà un
infâme ! » Bonchamp, qui
nême était dans une situation
>te plus désespérée, mais qui
:çait pourtant la suprême auto-
militaire par l'absence du gé-
alissime d'Elbée, s'oppose for-
lement à l'exécution de cette
>ération barcare Il fait à l'instant
ne proclamer un ordre du jour
défend, sous peine de mort,
:enter à la vie des prisonniers.
;t par cet acte de générosité et

de courage magnanime, que le héros de la Vendée termina sa glorieuse carrière. Il mourut dans le bateau qui le transportait de l'autre côté de la Loire.

Parmi les prisonniers, sauvés ainsi de la fureur des Vendéens, était un négociant de Nantes, nommé Haudaudine, fait prisonnier en combattant contre les Vendéens à l'affaire de Légé. Il fut renvoyé à Nantes, sa patrie, avec deux autres habitans de cette ville, sous la promesse solennelle qu'ils firent de revenir se constituer prisonniers, si la mission dont on les chargeait ne réussissait point. Il s'agissait de négocier un échange de prisonniers. Le délai était fixé à trois jours, et la vie des autres prisonniers républicains répondait du retour de ces envoyés. La proposition des Vendéens ne

fut point agréée, et l'on défendit
aux négociateurs de retourner chez
l'ennemi. Deux d'entre eux se lais-
sent intimider ou persuader, Hau-
daudine, fidèle à la parole qu'il a
donnée, ne veut rien écouter; et,
nouveau Régulus, malgré les sol-
licitations, les instances, les priè-
res de sa famille, les menaces mê-
me que lui font ses concitoyens de
le traiter en émigré, il part pour
remplir sa promesse, et sauver la
vie à ses compagnons d'infortune,
dont le sort dépendait de son re-
tour. Les Vendéens accueillirent
cet homme généreux avec une sor-
te de respect; mais le voyant iné-
branlable dans son opinion politi-
que, ils crurent devoir le retenir
dans les fers. Depuis lors, errant
de prison en prison, il avait été
conduit à St.-Florent, où l'héroïs-

de Bonchamp lui sauva la vie et l
rendit à la liberté.

LORSQUE les prussiens attaquè
rent le fort de Biche, il n'y ava
pour garnison qu'un bataillon d
Cher, de six à sept cents hommes
et une compagnie de cannonnier
Une division prussienne fut co
duite sous les murs de la place
dans l'espoir de s'en emparer p
surprise. La garnison avait dé
pris les armes ; mais comme
était difficile de reconnaître au m
lieu de la nuit l'ennemi qu'on ava
à combattre, le propriétaire d'un
maison en bois, située près d
point d'attaque, proposa d'y me
tre le feu. « Elle nous servira d
torche pour nous éclairer, dit c
généreux citoyen au commanda
du fort. » L'offre est acceptée

et, à la lueur de l'incendie; on aperçoit tout le mouvement des Prussiens. Ils sont arrêtés par une fusillade bien nourrie, et par une grêle de pierres et d'autres décombres lancés par les habitans.



Le premier bataillon de l'Indre, s'étant distingué dans l'attaque de Dawendorff, le général Pichegru ordonna qu'il serait distribué aux soldats une gratification de douze cents francs; mais ces généreux défenseurs de la patrie, convaincus qu'ils n'avaient fait que leur devoir, et se trouvant suffisamment récompensés par la gloire dont ils venaient de se couvrir, renvoyèrent la gratification en y ajoutant une somme de six cents quarante-deux francs pour laquelle ils se cotisèrent; ils priaient en même temps le général

Pichegru de faire distribuer cet argent aux veuves et aux enfans de leurs braves compagnons d'armes, morts au champ d'honneur, en combattant pour la patrie.



CHARETTE venait de prendre position à Venansault, près la Roche-sur-Yon. Depuis plusieurs jours il évitait de s'engager avec les républicains, n'ayant point rencontré d'occasion assez favorable. Le général Haxo arrive avec sa colonne. Le général Vendéen ne veut point, par sa fuite, assurer le triomphe de son adversaire; il range sa troupe en bataille, et s'écrie : « Camarades, c'est assez éviter de combattre un ennemi que notre faiblesse encourage, il faut aujourd'hui vaincre ou mourir. » Haxo engage le combat, mais Charrette, bien ser-

vi par les localités, avait disposé ses soldats de manière à envelopper les républicains dans un vallon où il les avait attirés. Leur cavalerie est dispersée par celle des Vendéens, qui revient avec vigueur charger leur infanterie : le désordre est bientôt dans les rangs patriotes. Tous les efforts d'Haxo, pour rallier les fuyards, deviennent inutiles. Lui-même est sur le point d'être atteint par quelques cavaliers royalistes. Au moment où il franchissait un fossé, une balle vient le frapper à la cuisse ; il tombe. Charette avoit ordonné à ses soldats de ne point frapper le général républicain, et de lui amener vivant. Trois Vendéens accourant auprès du blessé, et le somment de se rendre. Haxo, appuyé contre un arbre, refuse de donner son sabre, et semble enco-

re menacer ses ennemis. Un soldat qui réitère la sommation, est étendu mort aux pieds du général. Entouré par un plus grand nombre de soldats, Haxo refuse toujours de remettre ses armes et se défend contre ceux qui entreprennent de les lui arracher. Enfin un officier Vendéen, lassé de cette longue résistance, arme sa carabine et tire presque à bout portant sur le général républicain, qui reçoit trois balles dans la poitrine et expire aussitôt. La bravoure et les qualités du général Haxo l'avaient fait estimer des Vandéens ; Charette lui-même fit l'éloge de ce guerrier, en regrettant de n'avoir pu l'arracher à la mort.

A l'expédition d'Arlon, les soldats français donnèrent dans cette

circonstance de nouvelles preuves de leur valeur et de leur dévouement patriotique. Un canonnier de l'artillerie légère, nommé Claude Revein, qui venait d'avoir la cuisse emportée, refusa les secours de son frère, artilleur comme lui, et le renvoya à son poste, en lui disant : « *Laisse-moi, ta présence est plus nécessaire à ta batterie qu'auprès d'un frère qui se trouve heureux de mourir pour sa patrie.* » Les blessés retournaient au combat après avoir été pansés à l'ambulance.



LES Français, attaqués par une colonne espagnole, dans le poste d'Iramenaca, et forcés d'évacuer ce poste, se replièrent sur le rocher d'Arola. Dans ce combat, huit tirailleurs basques osèrent affron-

ter, sur une hauteur, une colonne ennemie de six à sept cents hommes, sans examiner s'ils étaient eux mêmes soutenus, et l'empêcher de déboucher sur le point qu'elle voulait attaquer. Un vieillard basque, qui avait perdu ses armes dans le combat, aperçoit un Espagnol qui allait s'élancer sur lui; il le terrasse d'un coup de pierre, s'empare de son fusil et de son sabre, et le tue. Le même soldat avait fait dans une action précédente deux prisonniers de sa main.

Le général Moreau, ayant sommé Menin, dont il avait déjà fait commencer le bombardement, de se rendre, le général hanovrien Hammerstein, qui se trouvait renfermé dans la place avec sa division, répondit convenablement à cette sommation. Les soldats fran-

çais, électrisés par les succès qu'ils venaient de remporter dans cette même journée sur l'ennemi, demandèrent à grands cris qu'on les conduisît à l'assaut ; mais le général Moreau, tout en appréciant l'enthousiasme des braves, leurs fit observer, par l'organe du général Vendamme , que la profondeur des fossés et la hauteur des remparts ne lui permettaient point de céder à leur ardeur. Quelques compagnies de grenadiers insistèrent. « Laissez-nous commencer l'attaque, disaient-ils à leur général : nos corps serviront de fascines pour combler les fossés, et nos camarades escaladeront les remparts.

On conçoit qu'un général prudent comme Moreau persista dans son refus. Mais que ne devait-il pas espérer avec de tels soldats !



Un corps autrichien ayant attaqué, dans ses positions près de Schifferstadt, le général Desaix; après trois heures d'un combat opiniâtre, les Français commencèrent à plier, et déjà le désordre se mettait dans leurs rangs, lorsque Desaix fit marcher quelques troupes qu'il tenait en réserve, rétablit le combat, et rendit inutile la tentative de l'ennemi sur ce point Au moment où Desaix s'avençait pour réparer l'échec que venait d'éprouver une partie de ses troupes, un officier, en lui rendant compte du succès des Autrichiens, lui demanda ce qu'il ordonnait: « La retraite de l'ennemi, lui répond brusquement Desaix en continuant sa marche. » Guidés par lui, les Français forcèrent en effet le prince de Hohenlohe à se retirer, et gardèrent

toutes les positions qu'ils occupaient avant le combat.

~~~~~~~~~

LORSQUE les Vendéens s'emparèrent de la ville de Laval, la Rochejacquelain faillit être victime de sa trop grande ardeur. Emporté par sa fougue naturelle à la poursuite de l'ennemi, vaincu il est tout-à-coup surpris dans un chemin creux par un républicain qui, l'apercevant, vient à lui pour le tuer; mais la Rochejacquelain, quoiqu'ayant son bras en écharpe, pousse lui-même son cheval sur le patriote, le saisit de sa main gauche au collet, et, malgré sa résistance, il le retient jusqu'à l'arrivée des Vendéens. Ceux-ci voulaient tuer le soldat républicain; mais le généreux la Rochejacquelain, en le laissant échapper: « Retourne vers les
~~~~~~~~~

tiens, lui dit-il, dis-leur que tu t'es trouvé seul avec le chef des Vendéens, qui n'a qu'une main et point d'armes, et que tu n'as pu le tuer.



DANS une affaire contre les Prussiens, le général Hoche était prêt de hasarder le combat, lorsqu'il apprit que l'ennemi avait reçu, pendant la nuit, un convoi considérable de munitions, dont il manquait lui-même. Il se détermina à une retraite qu'il effectua avec un tel ordre, que l'ennemi, quoique supérieur en nombre, ne songea point à inquiéter sa marche. Dans cette circonstance, les commissaires de la Convention témoignèrent au général leur mécontentement de l'issue de l'entreprise sur l'armée prussienne, et se répandirent en reproches et en menaces. Hoche leur ré-

pondit avec calme, en souriant : « Eh! citoyens, que ne prenez-vous un arrêté pour fixer la victoire? Mais, ajouta-t-il, je réparerai. »



PARMI les traits particuliers qui honorèrent les soldats français pendant le siége d'Ypres, nous allons citer celui-ci. On venait d'achever la construction d'une des batteries de brêche, et comme on manquait de chevaux pour conduire les pièces destinées à l'armement de cette même batterie, le quatrième bataillon du Nord, empressé de la voir en jeu, s'attela tout entier aux six pièces de grosse artillerie, qu'il s'agissait de placer, et parcourut ainsi un intervalle de cent cinquante toises, sous le feu le plus violent des assiégés : la batterie fut armée.



DANS le combat qui eut lieu entre les Français et les Autrichiens, dans la plaine entre Hepignies et Wagnie, irrité par les obstacles, et devenu furieux par la résistance, l'ennemi bravait les dangers avec une impassibilité que ne surpassait point la bouillante valeur des Français. L'artillerie tirait de part et d'autre avec tant de vivacité, qu'il était impossible de distinguer les coups. Les obus enflammèrent les blés et les baraques du camp. Il semblait qu'on combattit dans une plaine de feu. Au milieu de cet incendie général, un obus éclate dans le camp ; plusieurs caissons sautent avec une forte explosion, le camp est enveloppé un moment d'un nuage de flammes et de fumée. Quelques bataillons effrayés, demandent l'ordre de la retraite

« Non, dit le général Jourdan, qui combattait à la tête de ces braves, point de retraite aujourd'hui! Nous retirer quand nous pouvons combattre! non! non! point de retraite!» Ces mots retentissent dans tous les cœurs et exaltent tous les courages. Electrisés par l'héroïque ardeur de leur général, les Français se précipitent une dernière fois sur les Autrichiens et les mettent en désordre. Dans tous les rangs on entendait les soldats s'écrier: «Point de retraite aujourd'hui!» et ce cri fut celui de la victoire.



Le général Pichegru se disposait à prendre position sur la Dommel, lorsqu'on rencontra à Boxtel l'avant-garde de l'armée anglaise, forte de sept à huit mille hommes, occupant une chaîne de postes,

et assez loin du corps d'armée pour ne pouvoir être secourue à temps. La position de cette avant-garde, couverte par la Dommel, dont les ponts étaient tous rompus, était assez avantageuse, et aurait pu arrêter toute autre troupe que des Français; mais les obstacles furent bientôt franchis. Un grand nombre de soldats se jetèrent à la nage pour traverser la rivière, tandis que d'autres la passèrent sur des madriers qu'on alla prendre dans les environs. Tous abordèrent la rive opposée sans éprouver une grande résistance, et forcèrent l'ennemi à se retirer en désordre. Deux bataillons Hessois, qui tinrent pendant quelque temps avec beaucoup de résolution, furent enveloppés et forcés, malgré leur bravoure, à mettre bas les armes. Un détache-

it de trente hussards du huitième
ouvrit de gloire dans cette af-
e. Il contribua puissamment à
e mettre bas les armes aux deux
aillons Hessois. Un maréchal-
gis d'artillerie légère, nommé
el, s'élança seul sur une pièce
ampagne, attelée de deux che-
x, tua ou dispersa les canon-
s qui l'accompagnaient, et la
ena à la compagnie dont il fai-
partie.
nfin un jeune tambour, sans
e arme que son sabre, fit plu-
rs prisonniers.



ORS de l'enlèvement des lignes
reda par l'armée française, le
de bataillon Thiébault, suivi
inquante chasseurs de son ba-
n et de douze grenadiers du
nier bataillon de l'Oise, pour-

suivait les vaincus avec vivacité; emporté par trop d'ardeur, il eut bientôt dépassé de beaucoup les autres bataillons français. Deux cents cavaliers hollandais s'aperçoivent de son isolement, font volte-face et le chargent vigoureusement. La plupart des chasseurs de Thiébault prennent l'épouvante, se mettent à fuir, et sont sabrés par la cavalerie ennemie. Il ne restait plus à cet officier que quatre de ses tirailleurs et onze grenadiers ; il se jette avec cette poignée de braves derrière une masure ruinée, et leur fait jurer de mourir plutôt que de mettre bas les armes. Les murs, qui n'avaient pas plus de trois pieds de haut, étaient crevassés. Le commandant Thiébault fait faire, par l'une des crevasses un feu si vif sur les cavaliers qui déjà entouraient la

masure, qu'un grand nombre est mis hors de combat. Les Hollandais, étonnés de cette résistance meurtrière, abandonnèrent leur attaque et se retirèrent. Ainsi, avec quinze hommes seulement, Thiébault eut la gloire de braver deux cents ennemis. Il perdit un seul de ses soldats qui fut tué, un autre fut blessé.



Au combat de Valmy, les Prussiens, malgré le feu de l'artillerie française s'avançaient en bon ordre. Le général Kellermann, qui avait formé son armée en colonne par bataillons, lui fait cette courte harangue : « Camarades, le moment « de la victoire est arrivé ; laissons « avancer l'ennemi sans tirer un « seul coup, et chargeons-le à la « baïonnette. » Et mettant son

chapeau au bout de son épée, il l'agite à la vue de l'armée, et s'écrie d'une voix forte : « Vive la nation ! « allons vaincre pour elle ! » Ce cri, aussitôt répété d'un bout de la ligne a l'autre décida de la victoire.

DANS une affaire entre les Prussiens et les Français, ces derniers avaient combattu avec une bravoure telle, que leurs ennemis eux-mêmes n'avaient pu s'empêcher de les admirer. Le roi de Prusse lui-même remarqua un grenadier d'un bataillon de la Haute-Saône, qui se défendit long-temps sur un pont. Entouré des corps de ceux qu'il avait tués, il refusait quartier ; déjà couvert de blessures il ne voulait pas se rendre. Frappé de cette grandeur de courage, le roi fit retirer ceux qui attaquaient ce brave,

donna de l'environner, de le prendre sans lui faire de mal, et de le lui amener. Français, lui dit-il, « vous êtes un brave homme, c'est « dommage que vous ne vous bat- « tiez pas pour une meilleure cause. » Le grenadier républicain embarassé de se trouver en face d'un roi, et ne voulant cependant pas démentir ses principes, lui répondit en langage des soldats de ce temps : « Citoyen Guillaume, « nous ne serions pas d'accord sur « ce chapitre; parlons d'autre chose. » Le mot de *citoyen* Guillaume fit fortune dans l'armée prussienne, et plus d'une fois en passant devant les tentes de ses soldats, le roi s'entendit nommer *citoyen Guillaume*.

LORS du siége de Lille, malgré

le feu très-vif de l'artillerie des forts de la place, mise en feu pour les oubler, les Autrichiens avaient achevé leurs préparatifs et reculé leur quartier-général à Annapes. Ils avaient établi des batteries formidables de canons et de mortiers, avec des grils pour rougir les boulets. Le 29 septembre, à onze heures du matin, le major Autrichien d'Aspec, précédé d'un trompette, se présente à la porte de Saint-Maurice, est introduit, les yeux bandés, au conseil de guerre, remet au commandant et à la municipalité de Lille deux sommations dans lesquelles le duc de Saxe promettait aux Lillois de les traiter avec douceur, s'ils voulaient embrasser sa cause et livrer leur ville; et les menaçait au contraire d'incendier leurs maisons et de ruiner toutes

leurs propriétés, s'ils opposaient quelque résistance. Les assiégés répondent avec énergie : « La garnison que j'ai l'honneur de com-
« mander, et moi, disait Ruault,
« sommes résolus de nous ense-
« velir sous les ruines de cette
« place, plutôt que de la rendre à
« nos ennemis; et les citoyens,
« fidèles à leurs sermens de vivre
« libres ou de mourir, partagent
« nos sentimens, et nous secon-
« deront de tous leurs efforts.» André, maire de Lille, fit cette réponse encore plus énergique par son laconisme : « Nous venons de re-
» nouveler notre serment d'être
« fidèles à la nation, de maintenir
« la liberté et l'égalité, ou de mou-
« rir à notre poste. Nous ne sommes
« pas des parjures. » Ces deux réponses sont rendues publiques par

la voie de l'impression. Elles raniment et électrisent le courage des habitans de Lille. Tous jurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de subir le joug des étrangers. Ils reconduisent l'envoyé Autrichien aux cris mille fois répétés de *vive la nation! vive la liberté!* et lui prouvent qu'il n'existe qu'un sentiment dans la ville, celui d'opposer une invincible résistance.

Aux alarmes, aux inquiétudes, aux sentimens mêmes de terreur qui dûrent maîtriser les Lillois le premier jour et la première nuit de ce terrible bombardement, de leurs propres forces, leur ouvrage fut porté jusqu'à l'héroïsme; ils prirent la ferme résolution de résister à la fureur des Autrichiens, qui se flattaient de venir arborer leurs étendards sur les débris fumans de

cette cité, dont les habitans se regardèrent dès-lors comme enfans d'une seule et même famille, unie par des liens que le danger commun et les intérêts réciproques rendaient indissolubles. Un ordre parfait s'établit sur tous les points. Dans chaque rue, dans chaque quartier, les citoyens conviennent qu'un certain nombre d'entre eux resterait toujours sur pied, uniquement occupés à surveiller les endroits sur lesquels les bombes étaient dirigées. Des vases pleins d'eau furent placés à toutes les portes ; les femmes, les enfans même se disputaient le plaisir d'arracher les mèches enflammées des obus. Un boulet rouge venait-il à pénétrer dans une maison, un cri indiquait la demeure en péril : à l'instant accouraient vingt citoyens ; ils cher-

chaient avec soin le boulet destructeur, le saisissaient avec tenailles ou grandes cuillères de fer qu'ils avaient fait fabriquer, et le jetaient dans les ruisseaux. Cette manœuvre ingénieuse contribue plus que toute autre à diminuer considérablement les ravages des boulets rouges. Les Lillois se disputent à qui montrera le plus d'intrépidité.

Un canonnier bourgeois, servant une pièce sur les remparts, est averti que sa maison est la proie des flammes ; il se tourne, voit en effet sa maison en feu, continue de charger, et répond : « Je suis ici à mon poste ; rendons leur feu pour feu. » Lorsqu'une maison était devenue inhabitable, on s'empressait d'offrir l'hospitalité à ceux qui étaient forcés de l'abandonner. Alors toutes les subsistances étaient

commune : Buvez, « mangez, leur disait-on, tant que ma provision durera, la Providence pourvoira à l'avenir. »

Rebuté par la résistance opiniâtre de la place assiégée, informé des succès des français en Champagne, et menacé de se voir bientôt attaqué par les deux armées réunies des généraux Dumourier et Labourdonnaye, le duc de Saxe-Teschen, après avoir inutilement lancé dans Lille soixante mille boulets rouges, des bombes et des obus en proportion, se décide enfin à lever le siège, et à opérer sa retraite.

Ainsi Lille, par le courage de ses habitans, échappait à l'ambition de la Maison d'Autriche, qui, à cette époque, paraissait vouloir en faire une place frontière des Pays-Bas. Mais l'avantage de rester à la

France était acheté par de douloureux sacrifices: plus de deux mille hommes, tant de la ville que de la garnison, avaient péri victimes du bombardement. Le faubourg des Fives était entièrement incendié et rasé ; plus de sept cents maisons de la ville avaient été la proie des flammes : un grand nombre d'autres se trouvaient criblées de boulets ou de bombes ; chancelantes et hors de service, on en voyait à peine une qui ne portât les marques particulières du malheur général. Le quartier de Saint-Sauveur n'était plus qu'un amas de décombres où l'œil découvrait à peine les formes des habitations et des rues. Enorgueillis des éloges qu'ils recevaient de toute la France pour leur conduite valeureuse, les Lillois se firent des trophées des instrumens

mêmes de leur infortune. Un grand nombre d'entre eux prirent plaisir à faire sceller sur la façade de leurs maisons, à moitié détruites, les boulets qu'un malheureux hasard y avait envoyés. Long-temps après encore, ces boulets, peints en rouge, étaient montrés par eux avec fierté aux voyageurs.

Aux siège et prise de Namur, les deux généraux Autrichiens Schrœder et Beaulieu s'étant retirés après le combat de Bois-Dasche; Valence, dès le lendemain 17 novembre, s'approcha de la ville pour en former le siége. Quelques volées de canons suffirent pour engager les habitans à ouvrir leurs portes. La garnison autrichienne, forte de six mille hommes, se jette dans la citadelle, décidée à s'y dé-

fendre courageusement. Cependant, le 20 novembre, mais son commandant Noitelly répond qu'il connaît son devoir, et qu'il saura garder la forteresse qu'il lui est confiée. Valence n'avait point avec lui d'artillerie de siége. Il est obligé d'en faire venir. Elle n'arrive qu'à force de bras à travers les montages; les batteries sont dressées et foudroyent la place avec une infatigable activité. Secondé par la valeur des soldats qu'il commande, le général donne plusieurs asssauts, et parvient à s'emparer des forts le Camus et la Cassote. De leur côté, les Autrichiens faisaient un feu terrible; mais malgré les décharges multipliées de la redoutable artillerie qui garnissait les remparts, les travaux du siége furent poussés avec tant de vigueur, que

que le 29 novembre la tranchée était ouverte, et déjà les boulets et les bombes écrasaient la citadelle. On savait que le fort Villate, qui défend le château, avait sous ses glacis des fourneaux préparés, en cas d'attaque de vive-force, pour faire sauter les assiégeans. Le général Leveneur, qui commandait sous les ordres de Valence, conçoit le projet hardi de s'en emparer, en surprenant la garnison, et tournant le fort par sa gorge. Entre cette gorge de la citadelle, il y avait une caponnière au chemin de communication, garnie de palissades et de parapets, à travers laquelle on arrive au fort par deux voûtes, dont une seule était gardée. A minuit, le 30 novembre, le général Leveneur sort de la tranchée à la tête de douze cents

hommes déterminés, conduits par un déserteur Autrichien. Les Français franchissent les palissades dans le plus grand silence : ils marchent à la première voûte qui se trouve en effet déserte. A la seconde, les sentinelles crient et font feu. Au même instant, Leveneur, qui ne pouvait pas franchir la palissade, dit à un officier très-grand et très-fort qui se trouvait à côté de lui : « Jetez-moi par-dessus. » L'officier le lance en effet de l'autre côté de la barrière, et s'y précipite après lui. Plusieurs grenadiers s'empressent d'imiter leur général. Leveneur atteint le commandant du poste qui cherchait à rassembler son monde. Conduis-moi à la mine ! lui crie-t-il d'une voix terrible et en lui appuyant son épée sur la poitrine. L'Autrichien hésite et bal-

bufie quelques mots. Leveneur lui répète son ordre en le pressant davantage. L'officier, qu'agite la crainte d'une mort certaine, se décide à marcher, le général arrache lui-même les mèches, les éteint et s'empare du fort Villate.

A l'attaque des hauteurs de la montagne de Hannes, non moins fortifiées que les hauteurs de Wavren, le général Pully, conduit ses soldats aux pieds de la montagne. Au moment où il allait commander le pas de charge, un Français, déserteur du camp des Autrichiens, arrive, se jette au cou du général, lui demande sa liberté, et surtout le conjure de ne pas attaquer une montagne aussi fortifiée, et défendue par des troupes d'elite au nombre de trois mille hommes. Pully n'en

plus que douze cents ; il donne la liberté au soldat déserteur. Suis-moi, lui dit le général, si tu veux la mériter. En même temps Pully donne le signal. Ses troupes, animées par son exemple, gravissent la montagne au pas de charge ; en un moment, elle est franchie ; les canonniers ennemis sont assommés sur leurs pièces, et trois mille autrichiens cèdent la place aux douze cents Français, qui restent maîtres de presque toute leur artillerie.

Le général Lamarlière était parti du camp de la Madelaine, et s'était avancé jusqu'auprès de Saint-Amand. Son mouvement avait pour but de tomber sur le flanc de l'armée ennemie. Le général Dampierre, après avoir traversé Raisme, se porte contre la réserve enne-

mée, retranchée dans le bois de Vicogne; il y est reçu vigoureusement. Cette attaque se prolonge jusqu'à la fin du soir. Irrité de la longue résistance qu'il éprouve; Dampierre se met à la tête d'une de ses colonnes; il est bientôt frappé d'un boulet qui lui emporte la cuisse. Ce malheureux événement rallentit tout-à-coup l'ardeur des Français; la confusion s'introduit dans les colonnes, et les troupes se débandent. Cependant il convient de consigner ici un trait qui fait honneur à la discipline de trois bataillons de volontaires dont nous regrettons de ne pouvoir rappeler les noms. Troublés par le feu roulant de trois batteries autrichiennes placées à l'issue du village de Raisme, ces bataillons rétrogradaient en désordre. Le général Ihler, qui les

commandait, leur crie d'une voix forte et imposante : « Soldats, à vos rangs, vous fuyez ? » Ils se reforment aussitôt, et continuent leur retraite au pas ordinaire.

Lors de la prise de Gemmappes, le général Ferrand emporta le poste de Quarayuon, défendu par une artillerie formidable. Devant ensuite, d'après ses instructions, se porter de front sur Gemmappes, tandis que le général Rosière l'attaquerait par le flanc avec quatre bataillons. Ferrand dépasse aussitôt le village dont il venait de se rendre maître; mais il rencontre des prairies marécageuses, coupées de fossés, qui empêchent son artillerie de le suivre. Cependant, animé par les exhortations de Dumourier, qui lui avait envoyé ex-

près son aide-de-camp Thouvenot, il laisse en arrière son artillerie, surmonte tous les obstacles, attaque le village de Gemmappes à la baïonnette, et l'emporte. Ce général, dont l'âge n'avait pas rallenti l'ardeur, s'expose lui-même au plus grand danger; il a un cheval tué sous lui et reçoit une forte contusion à la jambe. Il se place alors à pied, à la tête des grenadiers, et continue l'attaque avec un sang-froid et une bravoure inaltérables. A la droite, l'attaque de Beurnonville était loin d'avoir le même succès; ce général, s'étant imprudemment avancé, se voyait tout-à-coup débordé par six bataillons ennemis, exposé au feu terrible de cinq grosses redoutes établies près du village de Guesmes. Il était difficile de se retirer de ce mauvais pas, et déjà

Beurnonville songeait à la retraite; lorsque le brave Dampierre prend tout-à-coup le résolution hardie de le sauver, en attaquant la gauche de l'ennemi, à la tête du régiment de Flandres et des bataillons volontaires de Paris, qu'il précède de cent pas ; il se jette sur les bataillons ennemis, les culbute, enlève les deux premières redoutes, où il entre le premier, tourne leurs canons contre les Autrichiens, rend à Beurnonville la liberté d'agir, et fait seize cents prisonniers. Frappé d'un dévouement aussi héroïque, les blessés, après la bataille, oubliaient leurs souffrances pour se demander : « Dampierre a-t-il survécu? » Les soldats, justes appréciateurs du mérite, le nommèrent le premier dans les acclamations qui suivirent la victoire, et forcè-

tent Dumourier de partager avec lui la couronne qui lui fut décernée à son entrée dans Mons. Dumourier considéra sans doute ce partage comme une injustice; car, dans le rapport qu'il adressa à la Convention, après la bataille de Gemmappes, il ne fit aucune mention de la conduite de Dampierre. Ce dernier fut plus généreux envers un vétéran, dont il fit connaître et récompenser le courageux dévouement. Ce trait mérite de trouver place dans les annales de la gloire française.

Jolibois apprend que son fils, volontaire du premier bataillon de Paris, a quitté ses drapeaux; il part aussitôt pour le remplacer, arrive le matin de la journée de Gemmappes, combat avec le bataillon de son fils. « O mon fils! faut-il que

le douloureux souvenir de ta *fuite* empoisonne un moment aussi glorieux. » Jolibois fut nommé officier sur le champ de bataille.

A l'attaque de Saumur, tous les retranchemens et les batteries de la gauche de l'armée républicaine ayant été emportés, un détachement du régiment ci-devant de Picardie se défendit avec un rare courage; pressés par les Vendéens, qui les sommaient de mettre bas les armes, ces braves soldats préférèrent se jeter dans la Loire, où la plupart se noyèrent.

Cependant le centre et la droite de l'armée républicaine ne faisaient aucun mouvement. Le général Coustard, qui commandait le centre, témoin de la déroute de l'aile gauche, avait déjà, mais en vain, ordonné à ses troupes de se porter

rapidement au secours de cette aile ; il allait enfin parvenir, par ses pressantes exhortations, à décider leur mouvement, lorsqu'une batterie de l'artillerie vendéenne vint à tirer et suspendit cette résolution. Le général républicain ordonne à la cavalerie de charger sur les pièces et de les enlever. « *Où nous envoyez-vous?* lui dit le commandant. — *A la mort,* répond Coustard, *le salut de la république exige ce sacrifice.* La batterie est emportée ; mais l'infanterie refusant de soutenir cette charge intrépide, les cavaliers républicains périssent presque tous, et leur brave commandant Weisen revient couvert de blessures.

PAR la possession d'Araca, l'ennemi pouvait facilement descen-

tre à la fonderie, et se porte entre Baygorry et Iramenaca, où se trouvait deux autres détachemens: l'on risquait d'être enveloppé, et toutes les troupes eurent ordre de se retirer sur les montagnes d'Anchaux; elles effectuèrent ce mouvement dans le meilleur ordre possible, et firent halte aussitôt qu'elles y furent parvenues. Le ressentiment, la honte agitaient tous les esprits, à la vue des tourbillons de flammes qui s'élevaient de la magnifique fonderie de Baygorry, et qui annonçait sa destruction totale. Nos soldats jurèrent de venger ses habitans, de laver le déshonneur d'une défaite, et de préserver Baygorry d'un pillage prochain. Le commandant Manco ordonne l'attaque; trois cents hommes vont occuper le rocher d'Arola,

pour contenir les Espagnols qui, venus par le chemin de Pindossa à Baygorry, couvraient la montagne de Lussaïde. Le reste de ces troupes, au nombre de quatre cents hommes, marcha au plateau d'Iramenanaca; dix-huit cents Espagnols, rangés en bataille, les attendaient. Une vive fusillade s'engage de part et d'autre. Les Français, épars et cachés derrière des rochers, portaient des coups presque toujours funestes dans les rangs pressés et découverts de l'ennemi. Manco s'aperçoit cependant que sa gauche est débordée; il veut donner des ordres, une balle l'atteint et lui sillonne le front. « Ce n'est rien, s'écrie-t-il, songez à me venger. » A ces mots, à la vue du sang qui couvrait le visage de leur commandant, le courage des Fran-

çais se change en fureur; ils se précipitent, la baïonnette en avant sur l'ennemi qui se rompt et fuit en désordre. Le colonel, commandant les Espagnols, un adjudant-major, trois capitaines et un grand nombre de soldats sont faits prisonniers; trois cents tués restent sur le champ de bataille, et cette victoire ne couta la vie qu'à un petit nombre de Français.



Au combat et prise d'Arlon, on doit citer le trait d'humanité du sous-lieutenant des carabiniers Blondel. Dans ce sanglant engagement, blessé assez grièvement, il attendait du secours; près de lui se trouvait un autrichien plus maltraité encore; ses cris excitaient la compassion de l'officier qui ne pouvait aller le soulager. Un chirurgien se présen

te : « Eh venez vîte, lui dit le brave Français, il y a long-tems que je vous attendais. » Le chirurgien se met en devoir de le panser. « Non non, continue Blondel, ce n'est pas moi qu'il faut secourir, c'est un brave (en montrant l'autrichien) qui est bien plus blessé que moi.— C'est un autrichien ? c'est notre ennemi ?— Oui, mais il souffre cruellement, occupez-vous d'abord de lui : c'est un homme comme moi et cela doit vous suffire.



Les Vendéens menaçaient à la fois d'attaquer Nantes par les routes d'Anceuis et Vannes. Le général en chef donne ordre d'évacuer tous les postes avancés, et les fait se replier sur la ville ; cette opération répandit le trouble et l'alarme parmi les citoyens. Le conseil s'as-

semble. Buvoust, commandant l'artillerie, déclare qu'il regarde comme impossible de défendre plus long-temps une ville ouverte de toutes parts. Mais le général Canclaux s'élève avec force contre cet avis qu'il traite de pusillanimité: il répond de Nantes, et marche en avant.

Le 28, au point du jour, il est en présence de Charrette, qui se croyait sûr de la victoire. Les braves nantais secondent les efforts du général Beysser, qui lui-même exécute fidèlement les ordres du général en chef. Le combat fut sanglant, mais les patriotes remportèrent la victoire, quoique bien inférieurs en nombre.

Au signal donné par Charette, Catélineau et d'Elbée s'étaient portés à la tête de toutes leurs troupes,

contre les parties de la ville devaient attaquer à la vue de leurs bataillons nombreux qui manœuvraient dans la plaine. Les Nantais courent aux armes, et douze mille hommes ; dont plus de la moitié étaient des gardes nationaux, se précipitent à leur rencontre. Les vétérans eux-mêmes volent au combat. Citoyens vétérans, leur dit le commandant, ce jour va couvrir les Nantais de gloire ou d'une honte éternelle. Jurons tous de ne point parler de capitulation ; et de mourir plutôt que de nous rendre aux rebelles. Tous s'écrient, nous le jurons! vive la République!

Tandis que Catélineau fait sommer le faubourg de Marchix, par son avant-garde, appuyée de trois pièces de canon, d'Elbée se jette sur la route de Vannes et de Ren-

nes. Le 109e. régiment, trop faible pour résister à cette masse de forces, se hâte de rentrer dans la ville. D'Elbée n'ayant plus d'obstacles devant lui, déploie ses bataillons et s'empare des hauteurs voisines de la route : il y établit ses batteries, et répond par un feu très-vif à l'artillerie des républicains, placée sur la hauteur de Barbin. Le bataillon nantais de St.-Nicolas y soutient le feu avec une rare valeur.

Dans cet instant, un boulet rouge met le feu au magasin d'une batterie établi près de la porte de Rennes, et la fait sauter. Les cannonniers périssent par l'explosion. Le combat se soutenait de part et d'autre, lorsque Bonchamp, à peine arrivé par la route de Paris, foudroie les avant-postes du fau-

bourg St.-Clément. Attaqué vivement par Lyrot de Lapatoulière, l'adjudant-général Boisguillon se défendait avec intrépidité au faubourg Saint-Jacques. La batterie établie sur le pont, servie par la garde nationale nantaise, faisait un feu terrible sur les soldats de Charrette et de Lyrot; mais celui-ci parvint à passer la Loire sur des bâteaux du côté de Richebourg, sur le pré des Mauves, et riposte avec avantage au feu des républicains. Nantes, cernée pour ainsi dire de toutes parts, était attaquée sur neuf points à la fois; dans tous les lieux républicains ils montraient, à se défendre, un acharnement qui égalait l'ardeur des Vendéens dans l'agression. Canclaux et Beysser n'avaient qu'à se montrer pour relever le courage abattu.

A midi, le combat devint plus meurtrier aux portes de Paris, de Rennes et de Vannes, la mêlée était horrible, et le sang ruisselait par torrens et rougissait la terre. Fleuriot de la Fleuraye, à la tête des compagnies bretonnes, veut faire un dernier effort. Au moment où il s'élance en avant, une balle l'atteint et l'étend mort. Le chevalier de Mesnad, qui veut le remplacer, a le même sort. Ce succès inspire une nouvelle audace aux républicains. Ils se précipitent avec furie sur le Vendéens consternés. En vain Catelineau, d'Elbée et le prince de Talmont font des prodiges de valeur : leurs soldats reculent. Honteux cependant d'un instant de faiblesse ils reviennent à la charge avec une nouvelle ardeur. Rien ne résiste à ce dernier choc ; les républicains

plient de toutes parts. Les royalistes pénètrent aux cris de vive le Roi! dans les faubourgs de Saint-Jacques et de St.-Similien, et jusqu'à la place de Viarme. La victoire semblait ne pouvoir leur échapper; déjà même les assiégés avaient l'ordre d'évacuer la ville, lorsque Beysser s'aperçut que le poste de Saint-Jacques était gardé par un bataillon dont la présence sur ce point n'étoit point indispensable, attendu que le pont qui s'y trouve étant coupé, l'attaque que les Vendéens pouvaient y diriger n'était point dangereuse. Il appelle cette troupe à lui, la conduit à la porte de Paris, et repousse les assiégeans. En ce moment, Catélineau, qui combattait avec la plus grande intrépidité à la tête des siens, est atteint d'une balle qui le jette à bas de son

cheval. Cet événement acheva d
décourager les Vendéens, qui r
résistent plus que mollement au
efforts héroïques des républicains
et pour éviter une déroute procha
ne, d'Elbée se voit forcé d'ordonne
la retraite. Le lendemain, Charett
à la pointe du jour, veut encor
tenter la chance du combat et re
commence l'attaque au faubour
de Pont-Rousseau, et au poste St.
Jacques. Mais Beysser ordonn
une sortie : fiers de leur victoire d
la veille, les patriotes fondent su
les soldats de Charette, mettent l
désordre dans leur rangs, et le
dispersent. Alors, certains que leu
entreprise est manquée, les chef
vendéens lèvent le siège, et opè
rent leur retraite, emportant ave
eux leur généralissime Catélineau
qui mourut douze jours après d

ses blessure. La perte des deuxpartis était à-peu-près égale : elle fut évalué à deux mille hommes de chaque côté. Le générale Canclaux eut son habit traversé d'une balle qui blessa un aide-de camp derrière lui. Le maire Baco, à la tête de la garde nationale, reçut un coup de feu. Les habitans de Nantes se signalèrent, pendant ce siège, par un sang-froid et un courage dignes de nos soldats. Les femmes même oublièrent la faiblesse de leur sexe; on les voyait affronter les périls, recueillir les blessés, et leur prodiguer les soins les plus tendres. Il y eut des traits de bravoure et de générosité qui méritent d'être cités. Gombart, vicaire de la paroisse de Ste.-Croix et grenadier du sixième bataillon de la première légion Nantaise, voyant un père de

famille trop exposé : « Retire-toi, lui dit-il, c'est à moi d'occuper ce poste. Il prend sa place, et reçoit aussitôt le coup mortel. Un sergent atteint un chef vendéen qui le couchait en joue ; il le pourfend d'un coup de sabre, lui prend son fusil, son chapeau orné d'une gaze blanche, et il laisse prendre, par un autre soldat, cinquante louis dans la poche de son ennemi, sans même vouloir en accepter la moitié.



Le général Servan ne pouvant, avec le peu de troupes qu'il avait à sa disposition, défendre tous les passages et défilés de la frontière, avait concentré toutes ses forces à Bidart, laissant à Ciboure et Saint-Pé quelques troupes en observation. Il allait prendre une position avantageu-

se en avant de St.-Jean-de-Luz; lorsqu'il apprit le mouvement des Espagnols sur St.-Jean-pied-de-Port. Il se vit alors forcé d'y envoyer une partie de ses troupes; il ne lui resta plus que dix bataillons. Cependant, dans cette situation, il se décide à attaquer les Espagnols et à leur faire repasser la Bidassoa. Il donne aussitôt ses ordres, et trois milles hommes se dirigent en trois colonnes, sur les différens lieux occupés par les espagnols. La colonne de droite se fusilla long-temps avec un corps d'ennemis qui étaient retranchés dans un bois au-dessus d'Andaye. Après un combat très-vif, l'ennemi est débusqué et abandonne ses tentes, la colonne du centre se rangea en bataille vis-à-vis une coline appelée la montagne de Louis XIV, depuis le traité des

Pyrénées, en 1659. Renforcés par la colonne de gauche, qui venait d'arriver, les Français commencent une vive canonnade. La montagne de Louis XIV est séparée par la Bidassoa, d'une chaîne de montagnes très-élevées sur le versant desquelles les Espagnols avaient construit plusieurs redoutes garnies de grosses pièces d'artillerie. Le poste attaqué en était lui-même hérisssé, et les Espagnols répondaient avec avantage à la canonnade des Français. Ceux-ci demandaient à grands cris à gravir la montagne. Les généraux hésitent en considérant que dominée par des batteries opposées, elle ne peut rester en leur pouvoir; mais cédant à l'impatience de l'armée, ils donnent le signal. L'adjudant-général Darnaudat, place deux pièces de quatre en batte-

rie, qui prennent en flanc les retranchemens : il est blessé, à la tête de sa colonne, à la cuisse et à la poitrine, et renversé de son cheval. Les canonniers, bravant le feu des redoutes, se mettent à découvert. Chaque boulet enlevait une tente ou une partie des retranchemens. Le désordre se met parmi l'ennemi. Raimond-Revichy, capitaine au deuxième bataillon de l'Aude, les grenadiers du 80e., ceux du 22. et ceux du Bataillon des Hautes-Pyrénées se précipitent au pas de charge, et, baïonnette en avant, ils gravissent la montagne, au milieu du feu l'artillerie espagnole, et attaquent les retranchemens. Le colonel Villot et un dragon du 18e. se disputent l'honneur d'y entrer le premier. Les lieutenans-colonels Vigent et Tisson, le colonel La-

salle combattent à la tête de leurs soldats. Le brave Latour-d'Auvergne reçoit sept coups de feu dans ses habits. Enfin, après un combat qui avait duré plus d'une heure, les Français franchissent les retranchemens, et forcent l'ennemi à la retraite. Il abandonna son camp avec tant de précipitation, que les Français y trouvèrent un enfant qu'ils s'empressent de rendre après l'action. Le feu des redoutes espagnoles, situées sur les montagnes opposées à celles de Louis XIV, empêche les Français de se mettre à la poursuite des vaincus, et de passer la Bidassoa, dont les Espagnols venaient de couper le pont, pour assurer leur retraite. Dans cette action, qui fut très-meurtrière pour les deux partis, un soldat Dangoumois eut le bras emporté d'un

coup de canon ; l'adjudant d'Arnaudat lui adressait quelques paroles de consolation! « Ne me plaignez » pas, lui dit le brave militaire, » j'ai encore un bras pour servir la patrie. » un volontaire du bataillon des chasseurs de la Haute-Garonne, blessé d'un éclat d'obus, dit à ses camarades qui le relevaient du champ de bataille pour le transporter à l'ambulance : « Amis ! nous » sommes vainqueurs; ma blessure » ne me fait plus de mal. » De pareils traits démontrent combien, à cette époque, l'enthousiasme de la liberté augmentait le courage des soldats français. Avec de tels hommes, il était facile de vaincre.

Le général Declaye, commandant à Cambray, reçut la sommation suivante du général comman-

dant l'avant-garde autrichienne : « Vous avez été témoin de ce que l'armée combinée a fait jusqu'à présent, et vous voyez sa position actuelle. Bouchain est investi ; nous sommes maîtres de tous vos camps et de tous les postes occupés par vos troupes; une colonne nombreuse est derrière nous, je viens vous offrir *la capitulation la plus honorable.* C'est à vous, Monsieur, à calculer si vous voulez exposer certainement à toutes les horreurs d'un siège et à une destruction inévitable, dont la ville de Valenciennes vous offre un triste exemple, la ville où vous commandez ; ou bien, si vous ne voulez pas accéder à une proposition qui ne se renouvellera plus, et qui sauverait l'existence et les propriétés d'un si grand nombre de personnes. »

Le général Declaye fit à cette sommation cette courte réponse : « J'ai reçu, Général, votre sommation de ce jour, et je n'ai qu'une réponse à vous faire : celle que je ne sais pas me rendre, mais que je sais bien me battre. » Declaye, qui manquait de vivres, fit avec succès plusieurs sorties pour s'en procurer. Les tirailleurs de l'ennemi, envoyés pour inquiéter les Français, furent repoussés sur tous les points. Le 9, les Autrichiens commencèrent les travaux de siége, mais Declaye, à la tête des braves qu'il commandait, les força d'abandonner la tranchée. Le lendemain il fit encore plusieurs sorties, dans lesquelles il eut toujours l'avantage. Enfin, le 11, de nouvelles dispositions dans les mouvemens de l'armée alliée, firent lever le siége.



Au moment où la France avait à gémir sur les nombreux revers éprouvés à la suite de l'invasion de la Belgique, les moindres événemens militaires sur les frontières du nord, publiés soigneusement dans la capitale, servaient à ranimer les esprits abattus et à relever leur courage; aussi les traits de bravoure et d'*intrépidité* étaient-ils recueillis avec avidité et célébrés avec enthousiasme, c'est à ce titre que nous citerons les traits suivans : ils doivent servir à signaler une époque de nos annales militaires, où le dévouement du plus grand nombre des défenseurs de la France avait ce caractère heroïque que nous admirons chez quelques peuples de l'antiquité, et dont les siècles modernes nous offrent aussi quelquefois de nobles exemples.

Le cinquième bataillon de Saône-et-Loire était en garnison dans le poste d'Ost-Capelle, village près de Lille. Le 8 juillet, au milieu de la nuit, les ennemis, au nombre d'environ deux mille, conduits par un Français qui avait déserté la veille, s'avancent tout-à-coup pour s'en emparer. En un moment ils ont enfoncé tous les postes, et se précipitent dans le village avec une fureur dont la guerre offre peu d'exemples. Au premier coup de fusil, Habert, capitaine, rassemble à la hâte sa compagnie, les Autrichiens fondent aussitôt sur lui, et le pressent en l'accablant d'une grêle de balles. Habert ne consulte que sa bravoure : « Mes amis, dit-il, c'est ici notre tombeau, il faut périr dans ce retranchement, plutôt que de l'abandonner. » Et,

secondé par les braves volontaires, il fait le feu le plus terrible. Bientôt il est accablé par le nombre. On se bat à coup de baïonnette et de sabre. Habert, après avoir tué trois de ses adversaires, est enveloppé par quatre Autrichiens : cependant il ne cesse de se défendre et ne répond aux propositions qu'ils lui font *de se rendre*, que par les acclamations de vive la république. Il était près de succomber ; mais, averti par le bruit du combat, le reste du bataillon accourt, attaque l'ennemi avec impétuosité et fait un grand carnage, dégage Habert, et force les Autrichiens à prendre le parti de la retraite. Dans le même mois, l'ennemi renouvelle son attaque sur le même village. Il était deux heures du matin, un brouillard épais empêchait de voir à quel-

ques pas de soi. Un caporal nommé Morel est envoyé à la découverte : à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il tombe dans un poste autrichien, tous se précipitent sur lui en le menaçant de le tuer s'il pousse un seul cri. Alors nouveau d'Assas, oubliant comme lui le danger auquel son dévouement l'expose, il se met à crier d'une voix forte, « Capitaine ! feu, feu sur l'ennemi ! » Et tombé presque aussitôt percé de coups. Avertis par sa voix, les Français accourent, fondent sur les Autrichiens et les dispersent après un combat violent. Le brave et généreux Morel respirait encore ; mais il mourut peu de temps après de ses blessures.

L'ENNEMI chassé de Milan, vint camper à Thuier, et opéra sa

jonction avec les autres troupes qui s'étaient portées sur ce point pour intercepter les communications de Perpignan avec Mont-Louis et l'intérieur du département des Pyrénées-Orientales ; les Espagnols attaquèrent inutilement le camp de l'Union. Ils furent repoussés de Vier-Odello et Eguet, devant Mont-Louis, mais ils avaient réussi à débusquer les avant-postes de Canoches et de Nils, en face du camp de l'Union, et à les occuper. Ils chassèrent les Français du Mas-de-Serre, à la vue même du camp. Enfin, l'ennemi se présenta à trois heures du matin, au nombre de plus de vingt mille hommes, devant les avant-postes français, les attaqua, et manifesta l'intention d'engager une affaire générale. Les Français, surpris et

assaillis par des forces bien supé-rieures, furent obligés de céder et de se replier sur le champ. Les Espagnols portèrent alors leur avant-garde sur les hauteurs de Thuier et du Mas-de-Serre, à une demi-lieue du camp des républicains, et y établirent des batteries de canons, de mortiers et d'obusiers, et ne cessèrent, jusqu'a midi de jeter dans le camp des Français une multitude innombrable de boulets, de bombes et d'obus. Pendant que l'ennemi usait ainsi inutilement ses munitions, le général Deflers faisait faire la reconnaissance de ses positions et de ses batteries. Il forma alors le dessein d'attaquer lui-même les Espagnols; il envoie en avant le colonel Pérignon, commandant la légion des Pyrénées et le lieutenant-

colonel Grésieux, de la même légion ; lui même ne tarda pas à se mettre en marche avec le reste de sa troupe : il arrive au moment où déjà Pérignon répondait avec un canon, aux formidables batteries de l'ennemi. Le général dispose sa troupe en deux colonnes, et les fait filer à droite et à gauche des hauteurs, pour éviter les bombes et les boulets ; et afin qu'elles fussent prêtes à paraître au premier signal, il ordonne à l'adjudant-général Poinçot de se porter en avant avec quatre cents hommes et deux pièces de canon. Poinçot franchit la montagne et prend position au Mas-des-Jésuites ; mais les pièces de quatre étant insuffisantes pour continuer cette attaque difficile, Poinçot en fait demander d'autres d'un calibre plus fort. Tandis que

colonel Lamartillière répondait
x batteries des Espagnols, avec
grosse artillerie du camp, le ren-
t d'artillerie, demandé par Poin-
l, arrive; cet officier ordonne
mettre sur-le-champ les pièces
batterie pour protéger l'infante-
qui, en ce moment, faisait les
us grands efforts pour franchir
retranchemens du Mas-de-Serre.
rignon y pénètre enfin; mais les
lonnes ennemies arrivées de la
ande butte de Canoches, accou-
ient au secours de leurs cama-
ides. Le combat se rétablit sur le
las-de-Serre. Témoin de ce mou-
ement, Deflers donne mille hom-
ies au général Barbantanne, et
envoie avec son artillerie soutenir
s Français près de faillir. En vain
lors les Espagnols veulent résister,
n vain même, profitant de quel-

ques désordres, ils parviennent à repousser un moment une partie des assaillans, et la gendarmerie, pressée vivement par les autres colonnes, écrasée par l'artillerie, ils cèdent le terrain et se retirent avec une perte de mille hommes; le seul régiment de cavalerie la Princesse, en laissa quatre cents sur *le champ de bataille*. Pérignon contribua puissamment au succès de cette journée. Au moment où les chasseurs à pied se retiraient en désordre, on le vit, après avoir fait de vains efforts pour les rallier, prendre le fusil et les cartouches d'un soldat blessé, se *placer* comme *fusiller*, à côté des grenadiers du régiment de Champagne, qui soutenait avec courage le feu de l'ennemi, et ne reprendre le commandement des chasseurs, que

lorsqu'ils se furent ralliés et qu'ils revinrent à lui.

Les Autrichiens voyant les Français dominer sur la Suisse, occupèrent Coire, capitale du pays des Grisons. Cette invasion annonçait une rupture, elle ne tarda pas d'éclater entre les deux puissances. Le territoire des Grisons fut le premier théâtre de leurs hostilités. Masséna franchit le Rhin à Azmoos, vainquit les Autrichiens à Luciensteig, et les poursuivit devant la ville de Coire, où ils avaient pris position sur les hauteurs en avant de cette cité.

Masséna, fatigué d'une trop longue résistance, voulut frapper un coup décisif : il ordonna aux bataillons de la 37e. et de la 103e. de ligne de marcher à l'ennemi au

pas de charge et en colonnes serrées. Le général Chabrant s'avance à leur tête ; en un instant les rangs des Autrichiens sont enfoncés, ils sont en pleine déroute, et se trouvent cernés par les éclaireurs et les grenadiers français qui avaient longé leur front et s'étaient portés rapidement sur le chemin du *Tirol*, de manière à leur couper toute retraite. Le général Auffemberg et un major hongrois sont pris dans cette journée par le chef de brigade Lacroix, vieillard âgé de plus de soixante ans. Trois mille prisonniers, seize pièces de canon et une artillerie immense furent les trophées de cette victoire, dont les résultats les plus utiles furent l'occupation de Coire et de tous le pays des Grisons. Au moment où l'on conduisit au général

Masséna le général Auffemberg devenu son prisonnier, il se rappela qu'il l'avait sommé, par écrit, deux jours auparavant d'évacuer le territoire des Grisons.

« Monsieur, lui dit-il, je vous ai écrit avant-hier au soir ; hier matin j'ai reçu votre réponse, et aujourd'hui je vous donne à diner. «

Les troupes françaises montrèrent dans l'attaque du Col-du-Mont une patience et une constance incroyables ; elle marchèrent pendant dix heures au millieu des neiges et luttant contre une tourmente affreuse. Après avoir traversé dans le plus grand silence les premiers retranchemens, les Français arivent jusqu'à demi portée de pistolet, d'une redoute, sans répondre au feu de l'ennemi ; en

moins d'une demi-heure tous les retranchemens sont enlevé a la baïonnette. On fait à l'ennemi deux cent dix prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers. Le reste des troupes piémontaises s'échappa, ainsi que celles cantonnées au Baracon. Le froid était si excessif, que l'eau-de-vie, *le vin étaient gelés dans les bidons* des soldats français; plusieurs d'entre eux s'y distinguèrent particulièrement par des actes de courage et des actions d'humanité. Le capitaine Brun voyant un officier ennemi qui avait eu l'épaule cassée et près de se noyer, traverse la rivière, *le charge* sur ses épaules et le porte dans une maison voisine. Presqu'en même temps, l'adjoint aux adjudans généraux Siaud entend les cris d'un volontaire français blessé qui se trouvait

près de tomber entre les mains de l'ennemi, il traverse la rivière sous le feu le plus vif et remporte le volontaire blessé. Cet étonnant spectacle a toujours signalé les armées françaises. On y vit sans cesse briller toutes les vertus, et la plus grande intrépidité être la compagne fidèle de la plus tendre humanité. La prise du Col-du-Mont fut d'autant plus avantageuse, qu'elle procura l'incalculable avantage à l'armée des Alpes, de tenir en échec, pendant toute la campagne, avec trois cent cinquante hommes, et mille Piémontais qui pouvaient se trouver par une simple marche au centre de la vallée Daoste; derrière les retranchemens appelés du prince Thomas.

Placée sur l'extrême frontière

qui séparait en 1792 la France des Pays-Bas autrichiens , la place de Condé, par sa position géographique , devait devenir le théâtre nécessaire de continuels combats ; ses campagnes devaient être souvent arosées du sang des braves, et ses habitans partager les fatigues , les dangers et le sort des batailles, jusqu'à ce qu'un ennemi acharné eut été repoussé victorieusement des anciennes limites de la France.

Le 9 mai 1792 , un détachement composé de plus de cent Hullans, se présente au poste de Marcou, l'un des ouvrages extérieurs de la place de Condé. Une escouade de huit jeunes recrues, commandée par le sergent Rousselot , gardait cet ouvrage. Peu effrayé du nombre des ennemis, Rousselot s'adresse à sa petite troupe. Pour les

courager à combattre, il se con-
ıte de leur dire : *si je recule,*
:z-moi, si quelqu'un de vous
:ule, je le tue. Il se bat quelques
tans dans son poste, puis com-
:nce sa retraite sur Condé; en
ṣant un feu continuel qui tua
aucoup de monde à l'ennemi.
ɔusselot seul brûla plus de qua-
ıte cartouches, et reçut plus de
ıgt balles dans son chapeau et
ṣ habits. Un de ces soldas se
ıtant blessé lui dit : *mon ser-*
nt, jai, je crois, la cuisse cas-
c. Marches-tu encore? — Oui.
Vite, vite, recharge ton arme.
ısi ce détachement rentra dans
ɔndé, en combattant continuel-
ment. Il n'y eut que trois de ces
'aves de blessés.



A l'affaire de Costheim, Cham-

pionnet, après s'être rendu maître de Dusseldorff, s'avança vers la Nidda, et attaqua le village de Costheim, prè Cassel, si malheureusement célèbre par la mort de six mille Français ou prussiens, dont les ossemens blanchis couvraient encore la plaine. Ce poste fut perdu et pris six fois. Le canon de Cassel, les batteries flottantes du capitaine Wiliams, sur le Mein, rompaient les rangs Français qui se reformaient toujours. L'ennemi, acharné pour se défendre, n'en sortit qu'a la nuit, à travers des ruines et des cendres enflammées. Dans ce combat terrible, et l'un des plus meurtiers soutenus par nos armes, un officier de la cinquante-neuvième demi-brigade fait prisonnier, s'aperçoit que nos tirailleurs cessent leur feu dans la crainte de le

blesser. Il s'écrie d'une voix forte au milieu des soldats autrichiens qu'il entraînaient : *Camarades, tirez toujours.* On se battit corps à corps. Les soldats désarmés employaient les dents, dans leur fureur, comme des armes offensives. Tout l'état-major de Championnet a vu à l'hôpital d'Hocheim un soldat français qui avait un doigt coupé par les dents d'un Autrichien.

Au combat de la Croix-des-Bouquets, qui fut des plus glorieux pour nos armes, l'adjudant-général Darnaudat ayant vu un grenadier qui venait d'avoir le bras dr[illegible] emporté par un boulet, lui témoigna sa sensibilité sur cet accident : *Ne me plaignez pas*, répond ce brave, *j'ai encore un bras pour servir ma Patrie.* Plus loin, un chasseur de la Haute-Garonne est blessé, un

de ses camarades veut le plaindre: *Tu as tort*, lui dit-il. *Pœte non dolet*, ainsi les soldats français se jouaient de la mort, et se glorifiaient des blessures qu'ils recevaient en défendant la patrie.

Au passage du Rhin; et à la prise de Dusseldorff, le général Tilly ayant reçu l'ordre de faire relever à Crevelt trois compagnies d'un bataillon qui manquaient de baïonnettes, dès le soir, vingt-sept soldats vienne le trouver et lui parlent ainsi : « Général, vous avez [illegible] que nous ne marcherions pas parce que nous manquions de baïonnettes, nous avons cherché chez tous les armuriers : nous en voilà pourvus. Vous ne nous refuserez pas la grâce que nous vous demandons de marcher avec nos

camarades. » Dans la nuit . le général Championnet fait conduire sur les bords du fleuve l'artillerie nécessaire pour protéger son débarquement. Après que l'on eût empaillé les roues et toutes les pièces de fer, ses soldats en silence défilent vers les bateaux à sept heures du soir : *Compagnons de mes périls*, leur dit-il, *demain au soleil levant nous serons à Dusseldorff, ou nous serons morts glorieusement.* Quatorze compagnies de grenadiers entrent dans les nacelles. Championnet prononce la peine de mort contre le soldat qui fera feu pendant le passage. Il fallait la recevoir sans la renvoyer à l'ennemi. C'est le comble de l'héroïsme dans des soldats français de contenir ainsi leur impétuosité. Il était onze heures du soir, la lune,

levée depuis une heure, laissait apercevoir leurs mouvemens à l'ennemi. Cette circonstance sert à faire redoubler de courage des grenadiers, et éclater d'avantage leur intrépidité. Au moment où les bateaux quittent le rivage français, les postes autrichiens les aperçoivent. *Un coup part et engage* le combat, *notre artillerie* rangée sur le bord opposé foudroie les batteries et les bataillons allemands, le Rhin semble rouler des eaux embrasés. La surprise et l'ardeur des combattans, la nouveauté de l'attaque sur un fleuve rapide, les cris des mourans, l'obscurité de la nuit succédant à la clarté des bouches à feu, répandent quelque désordre dans la flotille. Plusieurs bateaux dérivent et d'autres s'engloutissent. Cent pièces de canon tonnant à

coup pressés, formaient, avec les obus qui se croisaient sur le fleuve, le tableau le plus horrible et le plus majestueux des fureurs de la guerre. Deux barques abordent au rivage allemand : dans l'une est le général Legrand : il se jette dans le fleuve, et s'écrie : *Camarades, suivez-moi*: le capitaine Péenne marche sur ses traces avec quinze hommes convenus de faire battre la charge, et court audacieusement aux Autrichiens. Nos soldats enfoncent l'ennemi étonné en poussant des cris de *victoire*. Le même cri retentit sur les eaux : le reste de la flottille arrive ; les grenadiers chargent avec fureur, ils poussent les impériaux dans le bois, la baïonnette aux reins, s'emparent d'une batterie armée de quatre canons. Ils appellent alors à grands

cris leurs braves camarades que
flottille était allée chercher. Jalo
ses de partager la gloire et l
dangers des grenadiers, les tro
pes qui étaient à la rive gauche
Rhin, pouvaient à peine conten
leur impatience : elles auraie
voulu toutes s'embarquer à la fo
Les débarquemens success
avaient conservé aux français
supériorité, quoique l'ennemi e
reçu des renforts qui lui perm
rent de tenir quelque temps. U
feu de mousqueterie des mieu
soutenu dura une heure entière. L
général Championnet arrive,
présence rannime le courage; fa
redoubler les efforts; les Autr
chiens se déconcertent et s'ébran
lent. Leurs chefs veulent en vai
les rallier; la frayeur les fait fuir
la baïonnette achève de termin

leur défaite. L'ennemi abandonne le bois dans lequel il était embusqué, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés.

Plusieurs jettent leurs armes, et se précipitent aux genoux des vainqueurs. Championnet ordonne de bloquer sur-le-champ Dusseldorff, canonnée et bombardée tout à la fois de la rive gauche du Rhin. Le général Legrand s'avance sur le glacis à la tête d'un bataillon de grenadiers, et somme avec énergie le gouverneur de rendre la place. Il veut lergiverser, gagner du temps. On lui accorde dix minutes. Quelques boulets et obus ébranlent sa résolution, la place est rendue. Deux mille hommes de troupes palatines qui occupaient Dusseldorff mettent bas les armes et défilent devant sept cent grenadiers

français. Cette garnison prisonnière de guerre est renvoyée de suite, avec parole de ne servir qu'après son échange. Elle abandonne à Dusseldorff cent soixante-huit pièces de canon, dix mille fusils, et des munitions de guerre de toute espèce. Le premier soin de Championnet fut de maintenir l'ordre dans la ville conquise. En voyant les soldats conserver la soumission et une parfaite discipline dans Dusseldorff dès le moment de leur entrée, on eût cru que s'eût éte des troupes depuis long-temps en garnison dans une ville de leur patrié. Tout ce qui peut honorer une armée et son chef se trouva réuni dans cette action : sagesse dans les plans, audace et précision dans leur éxécution ; hardiesse singulière dans les soldats , qui se dis-

tinguèrent tellement, qu'on y remarqua à peine le sergent-major Balthazard enlevant avec cinq canonniers, deux pièces de canon aux Autrichiens, après avoir tué tous les artilleurs employés à les servir.

Cette action de guerre rappelle le passage du Rhin à Tolluys, tant célèbre sous le règne de Louis XIV, qui fut exécuté avec la même valeur.



L'armée de Sambre et Meuse fit une manœuvre de retraite le 19 septembre 1796. Le corps commandé par le général Marceau quitta à sept heures du matin la position de Freilengen. A dix heures, il avait entièrement défilé par la chaussée d'Altenkirken, et sortait de la grande forêt d'Hachsbach. L'ennemi le

suivait de près ; il fallait l'arrêter pour favoriser la retraite du reste de l'armée. Marceau, choisit une position, y plaça une batterie de dix pièces d'artillerie legère, à ses côtés se trouvait le capitaine Souhait. Ils s'avancent pour reconnaître l'ennemi : un coup de carabine part d'une haie qui cachait un *Tyrolien*. *Marceau fait trois* cents pas, s'*arrête* ; il sent qu'il est mortellement blessé. Les grenadiers français l'emportent avec leurs armes. Ils arrivèrent le soir à la porte de la petite ville dAltenkirken. Marceau y fut reçu par le général Jourdan et les principaux officiers de l'armée. Accablée par des troupes nombreuses, amenée par l'archiduc Charles, cette armée pourla pemière fois de lacampagne éprouvait un revers. Unde ses gé-

néraux les plus distingués se trouvait frappé à mort. A son aspect, des larmes coulèrent de tous les yeux. Il possédait, si jeune, tant de talens, tant d'activité, tant de bravoure ! Marceau opposa un front serein aux alarmes de ses amis: *je suis trop regretté*, disait-il ! On le porta chez le gouverneur prussien : il était trop faible pour aller plus loin. Les Autrichiens s'avançaient; le général consentit à regret de le laisser à Altenkirken. Dès le matin il reçut la visite d'un capitaine de hussards de Kaiser, commandant les avant-postes allemands. Le général Haddick vint lui témoigner combien il était sensible à son malheur. Le prince Charles lui envoya son chirurgien. Le général Krai se rendit lui-même auprès de lui, on vit des larmes

nistre lui conseillait de solliciter un commandement. *Je me garderai bien*, dit-il, *de vouloir commander en chef, je n'ai pas assez d'expérience.* Dans les premiers temps des guerres civiles, le fanatisme et l'amour de la liberté armèrent des milliers de femmes dans la Vendée. Quelquefois des corps de cavalerie ou des masses d'infanterie étaient conduits par ces guerrieres, Une d'elles, poursuivie par des soldats, tombe expirante aux pieds du général Marceau: *Sauvez-moi*! s'écrie-telle. Il la relève et la rassure. Il fixe quelques instans ses regards sur les traits enchanteurs de cette femme. Elle était belle: une femme pouvait-elle être un ennemi dangereux pour des soldats? La clémence pouvait-elle devenir un crime dans un militaire

corps demeura entre les mains des Autrichiens qui l'entouraient. Ainsi périt, à vingt-sept ans, ce vaillant homme que la mort avait tant de fois respecté dans les champs de bataille. Deux savantes campagnes lui avaient assuré l'immortalité. Il avait fait des fautes; mais elles avaient pour cause sa jeunesse, son peu d'expérience, sa bouillante ardeur et son désir immodéré de la gloire. Comme les plus grands capitaines, c'était par des revers qu'il avait appris l'art de vaincre. Deux traits peindront sa modestie, et deux autres feront connaître les excellentes qualités de son cœur. Un homme de beaucoup de mérite le félicitait sur ses victoires du Mans et de Savenay : *Ce n'est pas moi, dit-il, qu'il faut complimenter : C'est Kléber, à qui je dois tout.* Un mi-

nistre lui conseillait de sollicite commandement. *Je me gara bien*, dit-il, *de vouloir comm der en chef, je n'ai pas a d'expérience.* Dans les pren temps des guerres civiles, le f tisme et l'amour de la liberté ar rent des milliers de femmes la Vendée. Quelquefois des c de cavalerie ou des masses d'ir terie étaient conduits par ces g rieres, Une d'elles, poursuivie des soldats, tombe expirante pieds du général Marceau: *ś vez-moi!* s'écrie-telle. Il la relè la rassure. Il fixe quelques in: ses regards sur les traits enchant de cette femme. Elle etait be une femme pouvait-elle être ennemi dangereux pour des dats? La clémence pouvait-elle venir un crime dans un mili

français ? Une femme demandant grâce n'était-elle pas un objet sacré? Marceau entreprend de la sauver. Il lui fait trouver un asile où sa pudeur et ses jours étaient en sûreté. la loi punissait de mort le républicain qui faisait grâce à un Vendéen, pris les armes à la main.

Marceau est dénoncé pour avoir été sensible à la pitié. Tout se préparait pour son suplice, l'orsqu'un représentant qu'il avait arraché des mains des Vendéens, accourt de Paris, se présente à la commission militaire, demande les pièces et les déchire; mais rien ne put sauver la jeune Vendéene, objet de sa clémence.

Marceau, désespéré, voulait la suivre dans la tombe. Cette horrible image poursuivit toujours depuis sa mémoire. Long-temps après,

lorsqu'il racontait cette funeste histoire, des larmes de douleur suspendaient son récit ; et l'on voyait ses yeux étinceler de rage de n'avoir pu consommer une bonne action.

Marceau fut aimé, dans son enfance, d'une femme du peuple dont l'indulgence le consolait de la sévérité de ses parens. Toutes les fois que la bonne Francœur parraissait, l'enfant tendait vers elle ses petits bras. Elle lui donnait des fruits, Marceau lui rendait d'innocentes caresses. Vingt ans après le général Marceau remporte une victoire. Le soir il reste avec sa sœur et un amie. On lui parle de sa conquête ; il sourit à l'espoir de la paix. Son attention se porte sur sa petite fortune, noble fruit de ses exploits quand tout-à-coup, son

tant d'une profonde rêverie, il s'écrie : *Sais-tu, ma sœur, ce que nous ferons en arrivant à Chartres ? Nous arriverons chez la bonne mère Francœur. Il y a si long-temps que je ne l'ai vue !* et des larmes de plaisir inondèrent son visage.

Marceau ne devait plus la revoir! Les amis qui étaient demeurés auprès de lui, dans ses derniers momens, demandèrent au prince Charles que ses restes fussent rendus à ses frères d'armes. L'archiduc y consentit, en priant le général français de faire avertir les Autrichiens de l'heure où il serait inhumé, afin de s'unir à eux dans les honneurs funèbres qui seraient rendus à sa mémoire. Son corps fut enterré dans le camp retranché de Coblentz, au bruit de l'artillerie des

deux armées. Long-temps après, on transféra ses cendres dans le fort de Pétersberg, qui prit le nom de fort Marceau. L'armée lui éleva des monumens. Le général Kléber donna le dessein de celui dans lequel il repose. Une colonne fut élevée à l'endroit où il reçut le coup mortel, et une pyramide aux champs de Messeinhem, qu'il avait illustrés. 19 septembre 1796.

Dès les premiers instans de la bataille d'*Austerlitz*, le général Valhubert avait été grièvement blessé ; il repousse le secours de ses frères d'armes auxquels leur attachement pour lui faisait oublier leur devoir. *Souvenez-vous de l'ordre du jour*, dit-il, si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille ; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie.

Pendant que Masséna poursuivait l'ennemi sur Coire, le général Oudinot était attaqué par des forces bien supérieures, mais la valeur du soldat, et ses bonnes dispositions suppléèrent au nombre. Après un combat de plusieurs heures, les Français manquaient de munitions: le général Oudinot fait battre la charge, se met à la tête de ses dragons, enfonce, poursuit à l'arme blanche les ennemis qui ne trouvent leur salut que dans les retranchemens. Dans cette mêlée, un capitaine autrichien voyant sa pièce chargée à mitraille emportée d'assaut au moment où il allait la tirer, craignant qu'on ne s'en servit contre lui même, crie au canonnier d'enlever la mêche; mais les Français battant le briquet, attachent un morceau d'amadou à une ba-

guette, mettent le feu au canon, et couchent par terre le capitaine qui fuyait avec vingt des siens. La blessure du capitaine n'était pas mortelle, mais il devint furieux d'avoir été frappé du coup que lui-même avait chargé. Un conscrit de petite taille fait un prisonnier hongrois d'une énorme stature : il le prend par le collet, l'amène à son commandant : et le lui présente en disant : *Je vous amène un prisonnier; pour le coup je ne suis plus un conscrit, mais un soldat!* Le talent et le sang-froid du général, le courage et la valeur du soldat, qui ne furent ralentis ni par le nombre des ennemis ni par le défaut de munitions, commendèrent la victoire. Cette journée valut aux Français mille prisonniers et cinq pièces de canon. Ainsi furent oc-

cupés momentanément, par le général Masséna, le Voralbert et le pays des Grisous, dont les efforts des Autrichiens n'eussent pu le chasser, si la retraite de l'armée du Danube n'eût attiré sur lui toutes les forces du prince Charles.

La corvette la Baïonnaise, commandée, en 1796, par Edemond Richer, avait échappé à une mer orageuse et couverte d'ennemis. Un vent favorable précipitait sa course sur les côtes de France, lorsqu'elle aperçut dans l'éloignement une frégate anglaise. Un calme fatal survient par degrés. Le vaisseau ennemi, ayant une marche supérieure, eût bientôt atteint la Baïonnaise. Le combat commença presque aussitôt. Pendant trois heures on se canonne avec vigueur; la

victoire demeure incertaine. La Baïonnaise perd ses meilleurs marins, sa faiblesse est prête à la livrer à l'ennemi; l'équipage demande à grands cris l'abordage. Richer harangue ses soldats, leur montre combien il serait glorieux à une faible corvette de l'emporter sur une frégat. Chacun partage son ardeur, *tous sont prêts à s'élancer* sur le bâtiment ennemi. Au moment où l'on saute à l'abordage, une décharge de la frégate anglaise blesse le capitaine français et tous ses officiers; les mats coupés de la corvette tombent dans les grémens de la fregate. *A bord, mes amis,* s'écrie Richer, c'est un pont que le sort nous présente. Les soldats et les matelots français se glissent sur ces frêles appuis, armés de pistolets, et, la terrible hache d'abord

ge au poing, ils terrassent les Anglais qu'ils rencontrent sur le pont de la frégate; rien ne résiste à leur coups, Les Anglais, étonnés de tant d'audace, amènent leur pavillon, et l'on voit une frégate anglaise se rendre à une corvette française dé-mâtée. Un jeune mousse, âgé de douze ans, s'illustra dans ce com-bat glorieux. Voyant son officier tomber mort à ses pieds, il saisit un de ces pistolets, saute à bord de l'ennemi, poursuit le soldat qui lui avait porté le coup mortel, déchar-ge sur lui son pistolet, et s'écrie: Il est vengé; tu n'en tueras plus d'au-res.

APRÈS la bataille de Rivoli, le général Monier envoya le capitaine d'infanterie Regnier au village de Garda, avec un détachement de

cinquante hommes, pour en surveiller le lac et favoriser un débarquement. Au moment où il visitait un petit poste placé en avant sept Autrichien parurent. Il ordonna de les attendre èt tâcher de les faire prisonniers, tandis qu'il allait rassembler dans le village le reste de son détachement. Quand il sort du village, il trouve son poste amenant les sept prisonniers. Craignant d'être attaqué, il se disposait à prendre dans les environs une position avantageuse, mais à cinquante pas, quelle fut sa surprise de rencontrer une colonne autrichienne, qu'il n'aperçut qu'à vingt pas, au détour d'un défilé. Le commandant autrichien ordonne au capitaine Reguier de mettre bas les armes, disant qu'il est son prison-

nier. *Non, Monsieur*, répondit-il, c'est *vous. J'ai désarmé votre garde, vous en voyez une partie. Bas les armes où point de quartier.* Ses soldats répètent ce cri. Les prisonniers voyant qu'au premier feu ils seraient tués, criaient de toutes leurs forces à leurs camarades de se rendre. Tant de bruit effraya l'officier ennemi. Il veut parler, on ne lui répond qu'en criant : *Bas les armes !* Il propose de capituler : *Non*, lui répond le capitaine français, *bas les armes et prisonnier.—Mais, Monsieur, ajoute-t-il, si je me rends, n'aurai-je pas de mauvais traitemens à éprouver?* Le capitaine Regnier lui assure sur sa parole d'honneur qu'il n'en a aucun à craindre. Alors le commandant autrichien s'avance, présente son épée, sa troupe met

bas les armes. Le capitaine français craignait que les autrichiens ne s'aperçussent enfin de son petit nombre. Il les fit rétrograder. Il y avait deux barques au bord du lac, une certaine quantité d'autrichiens s'y jettent, sans que leurs officiers puissent les en empêcher. A peine sont-elles à soixante toises du rivage, que ces barques trop surchargées coulent bas. La majeure partie se noie. Quèlques instans après, beaucoup d'impériaux refusent de marcher. Les officiers eux-mêmes avaient l'air de partager cet avis. Le capitaine français sent le danger qui le menace, il en apprécie toute l'imminence, en entendant un de leurs capitaines qui leur dit : *Attendons encore.—Que dites-vous, Monsieur, lui dit-il d'un ton ferme, où est donc l'hon-*

neur, n'êtes-vous pas prisonnier, m'avez-vous rendu vos armes, ai-je votre parole ? Vous êtes officier, je compte sur votre loyauté ; pour preuve, je vous rends votre épée, et faites marcher votre troupe, sans quoi je me trouve forcé de faire marcher contre vous une colonne de six mille hommes qui me suit. Le mot *honneur* les victoires de l'armée d'Italie et la colonne imaginaire, le décidèrent sans doute. *Je vais vous prouver, Monsieur*, dit-il, *que je connais l'honneur ; marchons, et je réponds que tout le monde me suivra.* Il parle alors en allemand à ses soldats, le calme se rétablit, ils arrivent sans aucun événement nouveau au camp français, et l'on voit cinquante hommes déterminés amener dix-huit cents prisonniers

du régiment impérial de Klebeck et d'un corps franc.

Au combat des Gonaïves, toutes les divisions françoises marchant dans des sables brûlans, gravissant continuellement des mornes escarpés, où nulles routes n'étaient frayées, avaient perdu leur artillerie. Le général Leclerc, étonné de voir que Desjourneaux seul avait conservé toute la sienne, lui demande par quel prodige il l'avait ramenée; *Je me suis attelé avec cent soldats à un obusier*, lui répond Desjourneaux, *j'ai fait venir tous les commandans des colonnes; allez dire à vos soldats, me suis-je écrié, que désormais rien ne doit arrêter la marche de l'artillerie.* Cet exemple fait une telle impression, que les soldats dételèrent les mulets

et l'artillerie, traînée par eux, fut toute conservée.

A la bataille de Hohenlinden, les Autrichiens avaient réuni trois bataillons de grenadiers hongrois qui, formés en colonnes serrées, s'avançaient au pas de charge. Dans ce moment décisif, le général Richepanse se retourne, fixe l'œil du soldat : il étincelle. Sûr de ses braves, il leur dit : *Grenadiers du quarante huitième, que me dites-vous de ces hommes-là ? — Général, ils sont morts.* A ces mots ils se précipitent, l'ennemi est culbuté ; l'impulsion donnée, la colonne renverse comme un torrent toutes les masses qui lui sont opposées.

Le maréchal Ney eut, en 1805,

la mission de s'emparer du Tyrol. Après avoir fait tourner les forts de Sbarnitz et Neustarck, il s'en empara de vive force, prit dans cette journée dix-huit cents pièces de canon. Les fortifications naturelles du Tyrol étaient prises à revers. L'archiduc Jean ne put opposer aucune résistance aux armées françaises, et s'échappa par Luchtsall. Ney fit son entrée à Inspruck le 7 novembre. On trouva dans l'arsénal une artillerie considérable, seize mille fusils et une immense quantité de poudre. A tous ces trophées de gloire, vint se joindre une scène qui toucha l'âme de tous les soldats. La soixante-deuxième de ligne avait perdu deux drapeaux dans le pays des Grisons; cette perte était depuis long-temps pour ce corps le motif d'une profonde

affliction. Ces braves savaient que l'Europe n'avait pas oublié leur malheur, quoiqu'on ne pût en accuser leur courage. Ces drapeaux, objets d'un aussi noble regret, se trouvèrent dans l'arsenal d'Inspruck; un officier les reconnaît, tous les soldats accourent. Lorsque le maréchal Ney les leur fit rendre avec pompe, des larmes coulèrent des yeux de tous ces vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces enseignes enlevées à leurs aînés par les viscissitudes de la guerre. Cette scène touchante fut consacrée par un tableau d'un de nos meilleurs peintres. Un pareil trait prouve que le soldat a pour ses drapeaux un sentiment guidé par l'honneur, et qui tient de la tendresse.



Dans les premières guerres que la France soutint contre l'ennemi, l'avantage demeura souvent aux Français, qui montrèrent un rare courage. Cette gloire eût été pure, si la passion du pillage n'eût déshonoré, à cette époque, quelques hommes immoraux qui s'étaient glissés dans les rangs des braves. Mais le général Beurnonville déploya contre eux toute la sévérité des lois militaires, et sut apprendre aux soldats que s'ils doivent être la terreur des ennemis de la patrie, ils ne portent les armes dans les pays amis que pour faire respecter les personnes et les propriétés des citoyens paisibles. Il fut parfaitement secondé dans cette tâche difficile par les officiers de son état-de major. On admirera toujours la fermeté héroïque de l'adjoint Co-

nier. *Non, Monsieur*, répondit-il, c'*est vous. J'ai désarmé votre garde, vous en voyez une partie. Bas les armes où point de quartier*. Ses soldats répètent ce cri. Les prisonniers voyant qu'au premier feu ils seraient tués, criaient de toutes leurs forces à leurs camarades de se rendre. Tant de bruit effraya l'officier ennemi. Il veut parler, on ne lui répond qu'en criant : *Bas les armes!* Il propose de capituler : *Non*, lui répond le capitaine français, *bas les armes et prisonnier.—Mais, Monsieur, ajoute-t-il, si je me rends, n'aurai-je pas de mauvais traitemens à éprouver?* Le capitaine Regnier lui assure sur sa parole d'honneur qu'il n'en a aucun à craindre. Alors le commandant autrichien s'avance, présente son épée, sa troupe met

vous veut venger la mort de son camarade, me voilà prêt «. En même temps il baisse son sabre, jette son pistolet et fixe la troupe *les* bras croisés. Quelques furieux tombent sur lui; couvert de blessures, il est dégagé par les officiers. Ses meurtriers sont condamnés à être fusillés. Peu après la discipline renaît, et les citoyens *trouvent* des protecteurs dans les soldats soumis aux lois d'une sévère discipline.

DE nouveaux engagemens entre l'Autriche et les ennemis de la France amenèrent, en 1805, une nouvelle guerre et de nouveaux combats. Un des premiers combats eut lieu sur le pont de Donawert. Dans cette affaire, le dragon Marmente, du quatrième régiment, sauva son capitaine qui, quelques jours

auparavant l'avait cassé du grade de sous-officier. Le général, informé de ce trait de générosité, se fit présenter ce brave, et l'intérogea sur le motifs qui l'y avait déterminé; il répondit : « *Mon général, je n'ai fait que mon devoir ; mon capitaine m'avait cassé pour quelques fautes de discipline ; mais il sait que je suis un bon soldat.* Le général, satisfait de sa conduite, le décora de la croix de la légion d'honneur.

A la bataille de Marengo, le lieutenant d'artillerie Conrad à la jambe emportée d'un boulet, il se soulève pour observer le tir de sa batterie. Les cannonniers veulent l'emporter, il s'y refuse : *Servez votre batterie*, leur dit-il, *et ayez le soin de pointer un peu plus bas.*

Brabant, grenadier à pied, homme d'une force et d'un courage extraordinaire, qui avait servi dans l'artillerie, trouve une pièce de quatre abandonnée et renversée; il la relève seul, la charge et la tire pendant plus d'une heure. Le général Berthier eut ses habits criblés de balles, et le général Mélas reçut une forte contusion dans cette journée, où tous les officiers et soldats se distinguèrent.

A la bataille de Moeskirck, la cinquante-septième, placée sous le feu de seize pièces de canon chargées à mitraille, fit des prodiges de valeur; on la vit charger un grand nombre de fois l'ennemi qui s'avançait pour la débusquer et culbuter la cavalerie autrichienne. Le général Delmas combattit toujours

à sa tête, se surpassant par la sagesse de ses dispositions et son courage. La conduite de ce régiment fut si distinguée, que le général en chef, parcourant le lendemain le champ de bataille, et examinant le terrain où cette troupe de braves avait combattu, lui dit : Si votre conduite en Italie ne vous avait pas dès long-temps mérité le nom de terrible, les Autrichiens vous l'auraient donné à la bataille de Moeskirck.

Le lieutenant-colonel (depuis général) La Harpe commandait, au mois d'août 1792, le château de Rodemack, dernier poste français situé au nord de Thionville, non loin de Luxembourg. Lors de l'invasion des prussiens, la Harpe fut sommé de rendre cette forteresse

Quellerésistance peut opposer à une armée formidable une faible garnison dans un château isolé. Un hommemoins intrépide que laHarpe, eût cédé à la nécessité. Rendre la place sans se défendre, lui paraît une lâcheté incompatible avec la réputation de bravoure qu'il avait acquise dans les campagnes de Bohême, où il avait servi. Il assembleles officiers desagarnison, ne leur laise rienignorer de sa position. Mais il leur montrela patrie, les yeux fixés surlepremierposteassiégé par l'ennemi. « Balancerons-nous, leur dit-il, sur le parti à prendre ? Fuirons-nous comme des lâches ? où nous faudra-t-il recevoir d'indignes fers ? Défenseurs de la patrie, nous porterions des chaînes ! Non, vaincre ou mourir ? Je vous propose d'employer tous les moyens de résistan-

ce en cas d'attaque, lorsque la résistance deviendra impossible, de faire sauter une partie du château, et de passer à travers l'ennemi baïonnette et sabres à la main, pour se retirer sur Thionville. Si toute résistance devint impossible, reste une ressource à de braves gens qui ne doivent être pris vivans en aucun cas, c'est de laisser entrer l'ennemi et faire sauter le fort tout-à-la fois. Tous les officiers souscrivent à ces propositions. Le général Luckner admire ce dévouement héroïque, mais il ne peut voir la France exposée à être privée d'aussi braves défenseurs. Il ordonne l'évacuation de Rodemack. La Harpe en fait transporter les munitions et l'artillerie à Thionville, à la vue de l'ennemi, et reçoit de son général, le surnom

le Brave, à la tête de l'armée dans le camp de Richemont.

A la bataille et à la prise d'Ulm ; les soldats français donnèrent la preuve qu'ils ne songeaient qu'à la gloire. Parmi plusieurs traits magnanimes, je citerai celui de Brard, soldat du soixante-seizième de ligne qui, sur le [point] d'avoir la cuisse amputée, et au moment où le chirurgien se préparait à faire l'opération, l'arrêta : et lui dit.... « Je sais que je n'y survivrai pas ; mais n'importe, un homme de moins n'empêchera pas la soixante-seizième de marcher, la baïonnette en avant, à l'ennemi.

Les Français repoussés vers le Rhin, avaient conservé seulement, par un armistice, pendant l'hiver de

1765, la tête du pont de Neuwied et Dusseldorff; mais il fallut acheter ces têtes de pont par des fleuves de sang et un courage héroïque. Kléber, obligé de faire retraite devant un ennemi trop supérieur arrive à Neuwied, ordonne au général Marceau, toujours au poste du danger, couvrant alors la retraite de l'arrière-garde, de faire mettre le feu à tous les bateaux qui sont sur le Sieg, au moment où il jugerait qu'il aurait traversé le pont de Neuwied. Marceau calcule mal les instans. Les bateaux en feu, entraînés par le courant du fleuve, embrâsent le pont, et l'armée se trouve pressée entre un fleuve étincelant de flammes et les Autrichiens qui la foudroyent.

Marceau désespéré, voulant se punir d'une erreur si funeste, porte

ses pistolets sur son front. Kléber, calme au milieu du danger, lui arrache ses pistolets : *Jeune homme*, lui dit-il, *allez vous casser la tête en défendant ce passage que vous voyez, avec votre cavalerie: c'est là où il vous est permis de mourir.* Il appelle le chef des pontonniers, et lui demande combien il faut de temps pour jeter un pont. — *Vingt-quatre heures sont nécessaires.* — *Je vous en donne trente, et vous m'en répondez sur votre tête.* il appaise les cris de ses troupes, dont le désespoir fait retentir le rivage. *Soldats!* leur dit-il, *les Autrichiens commencent d'être dignes de lutter contre vous! Eh bien, faisons-leur voir que lorsque nous sommes arrêtés par un fleuve, c'est sur eux que nous nous précipitons. Ouvrons-nous*

dans leurs rangs un passage que le fleuve nous refuse encore. A ces mots d'un guerrier qui avait la taille et le regard d'un demi-Dieu d'Homère, les soldats ne voyant plus le danger qui les avait fait pâlir, s'animent, et, le sabre à la main, mettent un long espace entre les travaux du rivage et le champ de bataille. Kléber place la division de Championnet sur le plateau de Bendorff, en disant à ce général: « *Mon ami, vaincre ou mourir! Si l'ennemi nous accable, point de coups de fusils; la baïonnette en avant.* Le pont s'achève. Kléber alors reprend sa retraite, il met le dernier le pied sur un pont dont il a protégé l'existence par des victoires.

A la bataille de Novi, où Jou-

bert commandait en personne ; voyant qu'il faut s'armer d'audace pour vaincre un ennemi trop supérieur, ce *général* parcourt les rangs des troupes, dont il est aimé. *Camarades*, s'écria-t-il, *la république vous ordonne de combattre. Vaincre ou mourir*, crient tous les soldats : ce cri de guerre retentit dans tous les Apennins, et des chants guerriers se font entendre dans toute la ligne.

L'ennemi obtint d'abord quelques succès sur la gauche de l'armée française. Joubert s'en aperçoit ; il y vole avec ses aides-de-camp, rallie deux bataillons, se place au milieu du corps de ses guides à cheval, et commande une charge à la baïonnette. En tournant son cheval vers le centre, une balle le frappe au cœur Il tombe

de cheval en prononçant ces derniers mots : *Couvrez-moi, afin que les Russes croient toujours que je combats parmi vous.* On le porte sans vie au quartier-général. Les Français animés par l'esprit de vengeance, couvrent aussitôt leur général, et se précipitent avec tant d'audace et de valeur, qu'ils culbutent l'ennemi et se rendent maîtres du champ de bataille qui était couvert de ses troupes.

Au combat de Kayserlautern, malgré le désavantage du terrain, on se battit de part et d'autre avec acharnement. L'armée française aurait sans doute surmonté le désavantage du terrain, mais les terribles et continuelles décharges d'artillerie qui se faisaient depuis deux jours avaient épuisé les munitions,

il ne reste pas une gargousse ; l'ennemi éprouve le même dénuement. A l'aube du jour, la baïonnette française aurait emporté des retranchemens qui doivent être désormais disputés a l'arme blanche. Au milieu de la nuit, un coup de canon en interrompit le silence, le général Hoche s'écrie : *Des munitions leur arrivent.* Sa conjecture est bientôt confirmée, des cris tumultueux se font entendre dans le camp des Prussiens. Hoche, dissimulant le chagrin profond qu'il éprouve, ne laisse apercevoir qu'un front serein. Forcé de penser à se retirer, il dit : *Qu'on batte la marche rétrograde.* Le mot de retraite lui semble mal sonnant pour des oreilles françaises, surtout quand il leur reste un plan d'attaque à éxéculer encore, Il se

retire dans un ordre parfait, qui ne permet pas à l'ennemi de l'entamer, quoiqu'il fut alors bien supérieur en nombre et en moyens. Il revenait en silence, lorsque deux commissaires représentans accourent vers lui, manifestent le plus grand mécontentement de la retraite, et même se répandent en menaces. Hoche, au milieu de leur emportement, demeure calme et tranquille, il leur répond encore en souriant; « Que ne preniez-vous un petit arrêté pour fixer la victoire! elle a tenu à si peu de chose! Mais ne vous inquiétez pas, j'ai d'autres moyens. »

Il fait revenir ses troupes derrière la rive gauche de la Lauter et dans les bois. Beaucoup de personnes, en voyant l'armée de la Moselle dans l'état de morcelle-

ment où cet échec l'avait réduit, crurent qu'il n'existait plus d'espoir de débloquer Landau ; le Gouvernement qui régissait alors la France n'en jugea pas de même : *Un revers*, lui écrivit-il, *n'est point un crime, lorsqu'on a tout fait pour mériter la vic.oire. Ce n'est pas par les événemens que nous jugeons les hommes, mais par leurs efforts et leur courage. Nous aimons qu'on ne désespère pas du salut de la patrie. Tu as pris à Kayserlautern l'engagement de vaincre. Au lieu d'une victoire il en faut deux.* Ces paroles presque consolatrices d'un Gouvernement terrible, qui ne prodiguait pas les consolations, vinrent seconder les résolutions énergiques de Hoche. Un de ses officiers paraissait abattu de ces revers : « Ne

t'afflige pas, lui dit Hoche, *les ennemis viennent de m'échapper; sous peu je leur porterai un coup vigoureux auquel ils n'échapperont pas.* Il tint parole. Landau est débloqué un mois plus tard par une suite de combats et de victoires.

A la bataille d'Eylau, le capitaine des grenadiers à cheval de la garde, Auzoni, blessé à mort, était couché sur le champ de bataille. Ses camarades viennent pour l'enver et le porter a l'ambulance, il ne recouvre ses esprits que pour leur dire. « Laissez-moi, mes amis, je meurs content, puisque nous avons la victoire, et que je puis mourir sur le lit d'honneur, environné de canons pris à l'ennemi et des débris de leur défaite. En quittant la vie il ne me reste qu'un regret c'est que dans quelques instans je

ne pourrai plus rien pour la gloire.... A elle mon dernier soupir. « Ce peu de mots épuise ses forces, et il expire.

PARVENU aux premiers grades militaires, le brave général Dampierre, cet homme qui sur le champ de bataille, ne permettait pas qu'on fronçat les sourcil, volait au milieu du caruage dans les hôpitaux, où ses bienfaits et sa douceur calmaient toutes les douleurs, adoucissaient toutes les souffrances, La gloire ne consistait pas pour lui dans un courage indomtapble et farouche, mais dans la vertu unie à la valeur. Les soldats lui prodiguaient les noms de bienfaiteur et de père; il en fut aimé. Lorsque parcourant le camp pendant la nuit, il entendait sous la tente les vieux sol-

dats dire aux recrues : « cela te va bien de crier, de te plaindre, crois tu si nous n'avons pas eu aujourd'hui du pain qu'il était possible de nous en donner, notre général ne se repose que lorsque notre subsistance est assurée pour le lendemain. » Dampierre doucement ému, se retournait vers ceux qui l'accompagnaient, *ils m'aiment*, disait-il, et ce sentiment était pour lui le prix le plus doux de ses travaux.



Au combat naval d'Algésiras, la flote française, commandée par le contre-amiral Linois, soutint la gloire de nos armes avec un courage à toute épreuve. On vit multiplier les traits de dévouement et d'héroïsme parmi les officiers et les soldats. On y vit des soldats couverts de blessures continuer de

combattre sans penser à leurs plaies;
des militaires embarqués sur une chaloupe qui coula bas, gagnèrent terre à la nage et servirent aussitôt les batteries qu'on les avait envoyés défendre. Linois donnant des éloges à l'intrépidité du canonnier Cazelin, continuant de servir sa pièce, après avo'r vu six de ses camarades tomber à ses côtés. Ce brave se contenta de lui répondre *Fussé-je le dernier, mon général, je continurai du combattre.* Pour récompense tant d'heroïsme le gouvrnement fit distribuer à chacun des vaisseaux de laflotte du contre-amiral Linois, quatre grenades, deux fusils et six haches d'abortage d'honneur.

A la batailles d'Altendorff, les troupes françaises avaient déployé

un courage et une intrépidité plus qu'humains. Pour faire un éloge digne de la bravoure de ses troupes, le général Kléber, qui commandait, se contenta d'écrire au Gouvernement, qu'avec de tels hommes, un général se dispensait de compter ses ennemis.



Les Français venaient de battre, à Rivoli, l'armée du maréchal Alvinzi, pour la seconde fois; il ne restait plus à redouter de cette masse entièrement dissipée que la seule division du général Provera, forte de six mille hommes. Coupé du côté du Tyrol, Provera tenta d'aller rejoindre Wurmster dans Mantoue. Le général Provera pressé de toutes parts par les troupes françaises qui le cherchaient pour le cerner; fila sur-le-champ vers

Castellera. Pendant cette marche, le général Augereau tomba sur l'arrière-garde de sa division, enleva deux mille hommes et seize pièces de canon. Les troupes et les officiers français combattirent vaillamment dans cette journée, mais on y remarqua singulièrement la bravoure du commandant d'un escadron du 9e. de dragons. Un commandant de hussards autrichiens se présente devant cet escadron. Par une de ces fanfaronnades, il crie au régiment français de se rendre. Le chef d'escadron Duvivier fait arrêter sa troupe *Si tu es brave viens me prendre*, s'écria-t-il au commandant ennemi. Les deux corps s'arrêtent, tandis que leurs chefs fournissent un de ces combats singuliers, d'écrits avec tant d'agrément dans la Tasse. Le

commandant des hulans est blessé de deux coups de sabre, les deux troupes se chargent avec fureur, et les Allemands sont faits prisonniers.

~~~~~~

Dans le combat de Binasco; un chasseur Français a le bras emporté par un boulet autrichien, il le ramasse, se tourne vers une batterie : *Cannoniers*, s'ècrie-t-il, *mettez ce bras dans la bouche du canon, envoyez le aux Autrichiens pour qu'il les frappe encore une fois.*

~~~~~~

Au siège de Dantzick, par les Français, Fortenas, chasseur au 2e régiment d'infanterie légère, renouvella le beau dévouement de Dassas. Etant tombé dans les mains d'une colonne russe qui se mit à crier ne

tirez pas, nous sommes Français menacé d'être tué s'il perlait, il s'écrie: *Faites feu mon capitaine ce sont des Russses.* Par ce sublime dévouement il perdit la vie, et sauva ses camarades, qui auraient infailliblement tombé dans le piège.



Le général Pérignon, vainqueur des Espagnols à Saint-Laurent-de-la Monga voulut recueillir les véritables fruits de sa victoire par la prise de Figuières et de Roses. Le général Pérignon aperçoit une montagne à pic, élevée de deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, sur laquelle était un plateau d'ou l'on dominait la place et la rade de Roses. Les ingénieurs déclarent qu'il était impossible d'y monter pour y placer des batteries.

C'est l'impossible que je veux, répond le général. Il fait tailler un chemin de trois lieues de long sur les flancs de la montagne, et l'on y voit des soldats français exécuter ce pénible travail au milieu des pluies et les frimats d'un rude hiver, et monter les canons, à la prolonge, sur une hauteur presque perpendiculaire. Jamais l'œil ne fixait cet ouvrage hardi sans éprouver un sentiment de surprise d'admiration et d'effroy. On porta sur cette sommité les bombes et les obus sur l'arçon de la selle ; et l'on parvin à à y établir une batterie de can on et de mortiers. Déja les Espagnols étaient vaincus par la surprise, lorsque les Français ouvrirent la tranchée ; le feu du fort et de la flotte ennemie fut effroyable. Dans ce long siége, le corps du général

Pérignon s'endurcissait contre les privations de tout genre. Son visage conservait cette sérénité qui fait braver au soldat le danger et l'excès de la misère. Assis sur un quartier de rocher, il commandait des manœuvres. Une bombe tombe et brûle un peu de son habit : on lui crie de se retirer, il demeure immobile au milieu des éclats qui le couvraient de toutes parts. Il lui était nécessaire de montrer ce tranquille mépris de la mort, pour animer son armée et la préparer à l'assaut qu'il méditait. La place de Roses, toujours secourue par l'escadre espagnole, n'était pas réduite; l'hiver devenait plus rude; les ingénieurs avouèrent leur impuissance pour continuer les travaux du siége, si les retranchemens n'étaient emportés. *Qu'on se prépare,*

dit le général Perignon, *je serai demain à la téte des grenadiers, à cinq heures dn matin*. Il marche et le premier il eutre par la brèche, la baïonnette en avant. A huit heures tous les retranchemens espagnols étaient enlevés, malgré le feu de la mousquetrie, *les* canons et les bombes. La garnison de Roses, vaincue parlant daudace, s'embarqua précipitamment sur ses vaisseaux laissant seulement cinq cents hommes qui se rendirent à discrétion, et la flotte espagnole leva l'encre. Ainsi Pérignon sut réduire la clef de la Catalogne et ses soldats prouvèrent ce que peut le courage français, quand il est dirigé par un chef habile.



Dans les premières guerres que la France eut à souteuir contre les

autrichiens, le courage héroïque des chefs devait nécessairement inspirer des actions d'éclat parmi les soldats. Un grenadier après s'être battu avec intrépidité, reçoit un coup de fusil dans l'épaule, en défendant une redoute. Un officier-général lui demande s'il souffrait beaucoup, le brave grenadier oublie ses souffrances, ne songe qu'à la gloire de nos armes, et répond a la question qui vient de lui être faite : La redoute est elle encore à nous. Sur l'affirmative, il s'écrie alors. Que m'importe ma blessure puisque nous sommes vainqueurs.

Jean Jourdan est fait prisonnier à la même affaire, Gardé par quatre Autrichiens, il se débarasse d'eux à coups de poings, leur prend une carabine, va se battre de nouveau,

et reçoit un coup de fusil, dont il meurt. Son père vient trouver le capitaine de la compagnie dans laquelle il servait, et lui dit : « mon fils aîné est mort de ses blessures, j'en suis fâché, parce que je ne pourrai plus l'offrir à la pat rie mais il est mort au lit d'honneur, et je suis satisfait. Il me reste encore un fils qui, je l'espère, marchera sur les traces de son frere, et que je vous prie d'accepter à sa place ; et si par hasard celui.ci tombait encore, malgré mon âge, ce sera alors mon tour, et vous voudrez bien me recevoir. «

L'adjudant-commandant Deverine entrainé par une valeur bouillante qui commande les succès ; chargea, au combat de Burg-Eberach, à latête des carabiniers de la vingt-neuvième légère, l'ennemi

qui défendait une position avec intrépidité ; il força bientôt cette position. Mais soutenu par une cavalerie nombreuse, l'ennemi se retira en bon ordre. Dans cette charge, Deverine fut atteint de plusieurs coups de feu dont un fut mortel, il entrevit en brave la mort qu'il avait tant de fois affrontée aux champs d'Italie. Il disait aux carabiniers qui se pressaient autour de lui, en lui prodiguant les témoignage du plus vif intérêt, fruit d'une bonne renommée : *Mes amis, il est bien glorieux de mourir au champ d'honneur.* Il eut, en expirant, la douce satifaction de voir l'ennemi en retraite. après avoir perdu plus d'une lieue de terrain. Encore ne dût-il cette retraite, que les français auraient pu couper,

q'uà une nuit obscure et à un pays dont les suites le favorisèrent.

Un des plus grands événemens qui signalèrent les guerres que nous eûmes à soutenir, fut le passage du mont Saint-Bernard, par l'armée française. La hardiesse de cette entreprise, le résultat de son exécution, le danger imminent qu'il y avait à courir, les obstacles insurmontables à vaincre, tout concourut à rendre à jamais mémorable cette importante action.

Lorsque Bonaparte fut nommé premier consul, la dernière place d'Italie venait d'être prise, nos postes repliés sur le sommet des Alpes, toute l'Allemagne évacuée; on se tenait sur la défensive, occupant les places de la rive gauche du Rhin; les départemens de l'Ouest étaient

en armes; partout l'ennemi présentait un front formidable. Des succès importans auraient eu les plus funestes conséquences. *Bonaparte* sentit qu'avant de conquérir l'Italie, il fallait être certain de ne pas perdre la Belgique, ni les départemens réunis.

L'Empereur d'allemagne pouvait adopter deux plans de campagne, il *était* de la prudence de se mettre également en mesure contre ces deux entreprises. Il pouvait réunir ses principales forces dans la Suabe, sur le Bas-Rhin; se présenter sur le fleuve avec cent soixante mille hommes, et, après les premiers succès, se combiner avec une armée anglaise débarquée en Hollande ou Belgique. L'armée autrichienne en Italie, renforcée, pouvait se tenir tranquille sur le Pô,

prête à recevoir dans la plaine l'armée française qui n'aurait put y arriver qu'avec peu de cavalerie et une infanterie mal montée. Dans le second projet de campagne, l'Autriche pouvait demeurer sur la défensive en Allemagne, puis porter une forte armée sur Gênes, de-là sur le Var, entrer en Provence et combler ses projets avec quinze mille Anglais, campés depuis quelques temps au Port-Mahon. Le premier plan de campagne était le plus dangereux pour la France. Bonaparte fit rassembler sur le Rhin une armée de cent quarante mille hommes en même temps que sur ses derrières il réunissait en silence une armée de réserve, et laissait cantonner sur les hauteurs de Gênes les débris de l'armée d'Italie, dont il restait à peine trente mille hom-

mes.parces dispositions dela France était en mesure de répondre à tout. Si l'Autriche adoptait, avec son armée de réserve, sur celle du Rhin, qui se trouvait forte alors de cent soixante dix mille hommes ayant ses plus grande forces opposées à celles de l'ennemi. Si, au contraire, le cabinet de Vienne adoptait le second plan de campagne vers l'Italie, l'armée française sur le Rhin devenait supérieure à celle de l'ennemi. Lorsque les Autrichiens auraient fait avançer sur Gênes leurs principales forces, Bonaparte faisait passer les Alpes à l'armée de réserve et devait se porter sur le Pô, pour prendre l'ennemi à revers, lui enlever ses magasins et couper sa retraite. L'Autriche adopta le second plan de campagne, et porta ses principales for-

ces en Italie. Mélas commença les hostilités en marchant sur Gênes et sur Savonne. L'armée française profite de sa supériorité sur le Rhin; généraux et officiers s'y distinguèrent parleurvaleuretleurs talens;elleobtient en Souabe lesplus brillans succès. Cependant Mélas était sur le Var, l'état de Gênes était conquis. Des cris d'alarmes remplissaient la Provence qui ne se croyait pas en sûreté. Dans ce moment l'armée de réserve se dispose à franchir le Mont-Saint-Bernard et à prendre à revers toute l'Italie.

Ces combinaisons conçues de longue main par un génie vaste et profond, sont éxécutées dans le plus grand secret. Tout ce qui devait tromper le général Mélas, sur les projets des Français, avait été

prévu. Aucune troupe ne se montre ni dans la Tarentaise ni la Maurienne. Les frontières du Dauphiné n'indiquent aucuns préparatifs. Au lieu d'une armée de réserve considérable, on ne voit à Dijon que trois à quatre mille hommes ; mais pendant ce temps les régimens filaient, à marches forcées, vers Genève. Les divisions se formaient en route, et étaient rejointes par les conscrits destinés à compléter les corps ; l'artillerie et les autres services étaient organisés de même; les biscuits et les magasins ne sont transportés à Genève qu'au moment où l'avant-garde y parut déjà. Lorsque M. Mélas eût investi Gênes, il voulut prendre de nouvelles sûretés, et fit attaquer le Mont-Cénis. Sur le rapport qu'il n'y existait ni magasin ni troupes françai-

tes paraissaient sur le mont Saint-Bernard; mais il crut que c'était seulement les trois à quatre mille hommes passés en revue à Dijon, envoyés là pour le distraire d'opérations plus importantes, et lui faire lever le siège de Gènes par des démonstrations d'attaques dénuées de moyens réels de succès. Devait-il croire en effet que Bonaparte voulut entrer en Italie, en préférant le grand Saint-Bernard au Mont-Cénis; en s'engageant dans des vallées plus difficiles et sans ressources, il avait à franchir encore le fort de Bard, qui pouvait seul arrêter, pendant plusieurs jours, une armée. Au sortir de Dijon, Bonaparte alla trouver les bords du lac de Genève, et parut même vouloir s'y fixer quelque temps. Tout-à-coup on annonce une insurrection à Pa-

ris. Le bruit s'accrédite dans la Suisse. Il part, mais se rend à Lausanne; y passe en revue l'avant-garde de son armée, commandée par le général Lannes, dirrige lui-même sa marche vers les bourgs de Saint-Pierre, à six milles du couvent des Hermites qui habitent le sommet du Saint-Bernard. Son armée stationne à Martinach, à quelques lieues du pied de la montagne. Ses troupes s'y reposent *trois jours* pour se préparer à de nouvelles fatigues. C'était un spectacle singulier dans ces contrées sauvages, qu'une telle réunion d'hommes, de munitions qui se présentaient tout à la fois pour franchir un pas aussi difficile. La perspective d'une des plus hautes montagnes de l'Europe, à gravir sur un chemin de dix-huit pouces de large sur plusieurs lieues

de long, pratiqué sur des rochers à pic bordés de montagnes de neige; menaçant de se précipiter sur la tête des voyageurs; des abîmes où de chaque côté le moindre faux pas était capable de les entraîner, n'effrayent point le courage des soldats français. Ils se préparent à y monter comme un jour de fête, et veulent eux-mêmes transporter l'artillerie et les munitions sur des pentes où les chevaux et les mulets ne sauraient les conduire. On démonta les affûts. Les canons et les caissons sont placés dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auges. Cent hommes attelés à un cable les traînent à la prolonge. Les caissons vuides et les essieux sont conduits par des traîneaux fabriqués à Auxonne. Les mulets sont chargés des munitions renfermées dans des cais-

ses de sapin. Pour encourager les soldats, Bonaparte promet une récompence de mille francs par canon amené, avec son caisson, au-de là de la montagne. Mais a-t-on besoin d'exciter le militaire français par l'appât d'une récompense, chacun se dispute l'honneur de traîner ces fardeaux, officiers et soldats veulent y concourir. Après deux jours de fatigues inouies et de travaux pénibles, on apporte aux soldats la somme promise : *ils la refusent*, la seule monnaie qui leur paraît digne d'une telle action est la gloire ! Le reste des soldats grimpe un à un, chargé de ses armes, de munitions et de vivres pour cinq jours ; leur fardeau *est doublé* par celui de leurs camarades employés aux transport, dont ils portent les armes, la nourriture et les

munitions. Ce poids était au moins de soixante-dix livres

Le 17 mai, l'avant-garde française quitte Saint-Pierre ; la montagne commence à y devenir assez rapide pour ne pouvoir plus y faire usage de voitures, et ne plus y trouver de chemins battus. Le général Watrin, commandant la première division, avait été suivi de l'armée qui se trouvait réunie à St. Pierre. De ce lieu au sommet du St. Bernard on ne trouve plus qu'un sentier étroit capable de recevoir un seul homme de file ; les transports se font à dos de mulets, et des rochers entassés, entre les quels on passa par mille détours, se présentent seulement à l'œil. Le chamois et l'alouette sont les seuls habitans de ces contrées désertes. Le voyageur en s'élevant s'éloigne de tout

ce qui respire ; les nuages se forment à ses pieds ; il n'aperçoit autour de lui que des masses énnormes de neiges se perdant dans les airs, le bruit des avalanches se précipitant dans des abîmes avec un fracas épouvantable, frappe son oreille. Il entend au loin la Durance et la Doria, qui roulent leur eaux avec fracas dans les sinuosités de ces montagnes. La végétation est à peu près nulle; les derniers sapins sont à une lieue de St. Pierre; plus loin setrouvent seulement quelque buissons épars, et des arbres avortés. La neige est constamment entassée sur ce terrain glacé, les animaux ne laissent aucune trace sur sa surface durcie, la nature est morte, et l'homme est engourdi par le froid dans ces contrée où règne un hiver continuel. C'est sur ces monts, au

milieu de ces précipices, que s'avance l'armée de l'Annibal français, portant encore son artillerie, ses munitions et ses vivres. Dans les lieux difficiles le pas de charge se fait entendre : les bataillons entonnent des chants guerriers, et les obstacles sont bientôt vaincus. Si quelque soldat a l'imprudence de s'écarter de la trace étroite que l'on se fraye, il est infailliblement englouti. C'était dans la neige sur laquelle il marchait que le soldat trempait son biscuit pour se désaltérer. C'était en chantant qu'il se délassait de ses fatigues. Cinq heures sont employées le 18 mai, à parvenir à le cîme du Saint-Bernard, vers la maison des hermites. Je vais donner ici quelques détails sur cette pieuse et hospitalière fondation. Cette maison fut instituée par un

habitant de la Savoie, qui la fonda au dixième siècle comme monastère. Elle passe pour le point le plus élevé du globe où l'homme ait fixé sa demeure. Ces cénobites, séquestrés du reste des hommes, sont seulement en commerce avec les voyageurs que la curiosité ou le besoin amènent dans cette solitude. Ils accueillent avec le même empressement tous les hommes quelques soient leur rang, leur pays, leur croyance, et leur donnent également à tous l'hospitalité. Mais ils ne bornent point là leurs soins généreux pour leurs semblables; le but de cet institution est de guider les voyageurs égarés, de chercher ceux que le froid aurait saisis au milieu des neiges, ou que des avalanches auraient précipitésdans des fondrières. Matin et soir une troupe de

chiens qu'ils entretiennent sort du couvent et va à la découverte. Si, au milieu de leurs courses, l'écho leur porte les cris de quelque infortuné près de périr, ils accourent vers lui, le caressent, et semblent lui dire de prendre courage. Ils reviennent en effet au couvent. Leur air triste et inquiet indique sensiblement leur rencontre. Alors on pend à leur col un panier rempli d'alimens réchauffans ; on les suit, et souvent on parvient à arracher ces malheureux à la mort. Lorsque l'atmosphère est chargé de nuages épais, que la neige tombe à gros flocons, ces hommes intrépides parcourent les glacières. Armés de longues perches, ils sondent le terrain; des chiens accoutumés à cette chasse, les précèdent et les ramènent sur la route de neige quand ils

s'en sont écartés. Doués des talens de sentir un corps humain à quelque profondeur qu'il soit enseveli, ils en font connaître la présence ; alors avec de longues perches on sonde le terrain, le corps est bientôt dégagé ; on le porte à l'hospice où tous les secours lui sont prosignés pour le rappeler à la vie. Là, d'après les ordres et les soins du premier consul, l'armée trouva des tables dressées sur la neige ; les soldats y prirent un repas inattendu, qui leur parut délicieux : il était nécessaire pour réparer leurs forces épuisées. Un morceau de pain, du fromage et une ration de vin qui réchauffe le soldat, et rétablit ses forces, lui parurent des mets exquis. Les respectables cénotibes de l'hospice présidaient à cette distribution avec une patience et une gaîté admira-

bles. A ce tableau singulier se joi-
gnait celui du terrain couvert de
canons, d'affût, de caissons, de
traîneaux, de brancards, de mulets,
de chevaux, de bagages, de mu-
nitions, sur un plateau glacé, d'où
l'on dominait l'Italie et l'ancienne
Gaule.

Arrivé sur ce sommet, on n'a-
vait pas surmonté les plus grands
obstacles. La descente du Mont
St.-Bernard à Verny, premier vil-
lage du Piémont, promettait moins
de fatigue, mais offrait encore plus
de danger. On avait encore six
lieues à faire, mais que l'extrême
rapidité de la descente rendait ter-
ribles. Le cavalier fut obligé d'y
précéder ou d'y suivre son cheval;
il ne pouvait marcher à son côté
sans s'exposer à tomber dans des
abîmes. On ne pouvait faire quel-

ques pas, sans trouver des crévasses formées par la fonte des neiges, les chevaux faisaient souvent des glissades périlleuses. Les hommes, malgré toutes leurs précautions, tombaient fréquemment, et s'ils ne se relevaient lestement, ils couraient risque d'entraîner leurs chevaux hors du sentier, et de périr avec eux. Malgré les plus grandes précautions on voyait beaucoup d'hommes glisser et disparaître aussitôt, ensevelis dans des précipices d'une effroyable profondeur. Bonaparte, après s'être reposé une heure au monastère, voulant rejoindre son armée, suivit un sentier frayé par quelques fantassins. Vers le milieu du chemin la descente se trouva si rapide qu'il fut obligé de s'asseoir et de glisser une hauteur d'environ deux cents

pieds. Ses aides de camp précédaient les colonnes dans cette marche pénible. Elle dura depuis une heure du matin jusqu'à neuf heures du soir. L'armée employa trois jours à défiler et à se rendre à Étroubles, près d'Aos et des avant-postes Autrichiens. Elle y revit la verdure; des fleurs émaillaient les gazons; une chaleur étouffante remplaça l'air glacial, dont on avait tant eu à souffrir, de manière que ces troupes éprouvèrent dans une même journée les rigueurs de l'hiver le plus froid, la douce température du printemps, et les chaleurs de l'été le plus brûlant. Le passage du Rhin fut célébré dans le siècle de Louis XIV, comme un des faits militaires les plus hardis. Plusieurs fois dans la dernière guerre on avait vu les français franchir ce fleuve

comme une route ordinaire. Le passage des Alpes éxécuté par Annibal, il y a deux mille ans, paraissait difficile à concevoir. Annibal avait des chevaux, des éléphans à conduire; mais il n'avait point d'artillerie ni de munitions embarrassantes à transporter. Annibal perdit la moitié de son armée. Bonaparte eut à regretter peu de monde. Les Français les supportèrent en chantant. Annibal ne pénétra sur les Alpes due par un point unique Bonaparte attaquait son ennemi par tous les passages, comme par tous les défilés praticables dans cette chaîne de montagnes. Au même moment le général Moncey traversait avec vingt mille hommes le Saint-Gothard, et marchait sur Bellinzona et Milan. Le général Béthancourt gravissait avec trois

mille soldats le Simplon, pour descendre dans les plaines du Tésin, tandis que le général Chabran, à la tête de quatre mille hommes, entrait dans la vallée d'Aost, par le petit Saint-Bernard. Le général Turreau descendait du Mont-Cénis et du Mont-Genève pour attaquer Turin. Enfin, le général français sut, par sa tactique militaire, conduire une opération militaire aussi compliquée, sur un terrain aussi étendu, harceler de tous côtés son ennemi, le forcer d'abandonner ses projets, le menacer de lui couper la retraite vers l'Allemagne, et le conduire malgré lui dans les plaines de Marengo: champs à jamais illustrés par la défaite de l'ennemi et le triomphe des français.

Après la mort de la Tour d'Auvergne, Cambronne fut proclamé

par les soldats premier grenadier de France ; il refusa, en disant que ce titre appartenait à tous les soldats français. En brave soldat, c'était rendre justice à ses camarades, et ce refus était aussi honorable pour lui que le titre glorieux dont on le voulait décorer.

Un brave, après avoir défendu son drapeau avec une intrépidité sans exemple, se vit forcé de l'abandonner : il demande la permission de l'embrasser, quand il l'eut fait, il se brûla la cervelle en disant: « Quand on a perdu son honneur, on ne peut vivre sans passer pour un lâche. »

COSTE, caporal des chasseurs à pied de la vieille garde, apercevant que le porte-drapeau de la dix-

huitième demi-brigade à la quelle il appartenait se trouvait enveloppé pas des hussards ennemis dont le nombre allait l'accabler, vole seul à son secours, fait face à l'ennemi l'arrête, tue deux hussards, en blesse plusieurs autres, contraint le reste à prendre la fuite, délivre son officier, sauve le drapeau; c'est peu, il voit un corps Français obligé de se replier, et forcé de passer sous les tours de Neukirken, que les ennemis y sont en force et peuvent incommoder les Français à leur passage, n'écoutant que son intrépidité, il se fait suivre de quelques-uns de ses camarades, court à l'entrée de la ville, brave une grêle de balles que l'on fait pleuvoir sur lui, s'empare des portes, les ferme, empêche ainsi les ennemis d'exécuter la sortie qu'ils méditaient, et

par ce traits d'une audace inconnue jusqu'à nos jours, facilite la retraite de ses compatriotes, qui s'effectue sans aucune perte.

LEBLANC, caporal au soixante-seizième régiment d'infanterie de ligne à Tanis en Suisse, tomba sur un caisson de l'ennemi, s'en empara et coupa les traits des chevaux qui y étaient attelés. Poursuivant sa marche victorieuse, il se précipita seul sur le pont de Richenau, derrière lequel les Autrichiens cherchaient à se rallier; il les étonna en criant: « A moi mes camarades! » Ils se croyent suivis, leur trouble s'en augmente; il *fond* sur eux, sabre tout ce qu'il rencontre, et ne s'arrête enfin que lorsqu'il les a mis en fuite.

Au siège de Spire, M. de Luteau, aide-de-camp du général Custine, après avoir donné le premier coup de hache dans la porte, entre dans la ville pour reconnaître les dispositions de l'ennemi. Les Autrichiens l'entourent et lui crient: « Prisonnier ! prisonnier ! — Un aide-de-camp français ne se rend pas, reprend Luteau. » Il pique des deux: et levant son arbre, fend le crâne à un officier mayençais qui lui avait porté un coup d'épée dans les flancs. Il se jette ensuite sur les ennemis, en réserve plusieurs, et revient vers les siens à travers un grêle de balles.

A la bataille d'Arcole, le général Augereau donna des preuves d'une valeur et d'une intrépidité au dessus de l'humanité. L'avant-garde

ayant combattu tout un jour sans pouvoir forcer le passage d'un pont élevé sur les canaux qui coupent la plaine, et défendu par une artillerie formidable, les généraux se précipitent à la tête de leurs colonnes. Le feu de la mousqueterie et du canon fait reculer nos soldats, Augereau saisit un drapeau s'élance sur le pont et appèle nos guerriers du geste et de la voix. Son exemple héroïque électrise en vain tous les cœurs, malgré tous les efforts, il devint impossible de franchir ce terrible passage. Enfin le pont fut tourné, et le lendemain se donna la bataille d'Arcole qui fut gagnée par l'armée française.

CHÉRET, canonnier, a la machoire emportée tandis qu'il pointe un canon à l'attaque de l'Ile du fort

Vauban ; avant d'être guéri de sa blessure, il sollicite une permission de retourner au combat. « Ai-je donc besoin, s'écria-t-il, de mâchoire pour me battre ! J'ai deux bras et la vue bonne, c'est assez pour pointer un canon et abattre plus d'une mâchoire ennemie.

A la bataille de Zurich, Amand, simple soldat, se distingua par un grand acte de dévouement, et s'élança seul au milieu d'un bataillon ennemi, enleva le drapeau, tua trois hommes qui cherchaient à le défendre, et bientôt après, secondé par quatre de ses camarades, il fit mettre bas les armes à quatorze officiers et à cent soixante-trois soldats. Un pareil trait ne resta pas sans récompense, Amand fut nommé membre de la légion d'honneur.

Eglin, caporal dans la neuvième compagnie d'ouvriers du corps d'artillerie, donna à la bataille de Permsine la preuve d'un grand courage. Les timons rompus de deux caissons allaien forcer la compagnie d'artillerie légère de les abandonner sur le champ de bataille. Eglin, secondé par un de ses camarades, nommé Gorsier, canonnier, court au parc chercher deux timons de rechange, les reporte sur le champ de bataille, et, malgré le feu de l'ennemi, se met au travail avec autant de sang-froid que s'il eût été dans son atelier, replace les deux timons et parvient ainsi à sauver les deux caissons.

A l'affaire d'Urles en Espagne, le colonel du premier régiment de la jeune garde, après s'être empa-

ré de la ville d'Urles, défendu par huit milles hommes, réunit quelques officiers et quatre à cinq dragons, et se mit à la poursuite de l'ennemi. Il arriva devant une colonne de quatre mille hommes : il la longea par son flanc : il tourna sur elle pour l'arrêter, et pénétra dans son centre où il enleva un drapeau, après avoir tué l'officier qu' le portait. Pendant de temps, le premier régiment et les restes de la division arrivèrent, et les quatre mille hommes mirent bas les armes.



JE cesserai ici les citations. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de rapporter tous les traits de bravoure et de courage qui honorent la valeur des soldats français : d'ailleurs des volumes ne suf-

firaient pas, et le cadre que j'ai choisi est trop reserré pour y insérer tout ce que les guerres d'Espagne et de Russie offrirent de *sublime* et de glorieux pour nos *armées*. Que le lecteur se rappelle qu'elles étaient composées de Français dévoués à leur patrie, combattant pour l'honneur de leur nation, alors il se persuadera facilement que *rien* n'était impossible à de *pareilles* troupes.

Je vais donc terminer cet ouvrage par le récit succinct de la bataille du Mont Saint-Jean, bataille qui sera à jamais immortelle dans nos annales, tant par sa malheureuse issue que par les *traits* au-dessus de l'humanité auxquels elle donna lieu, et dont je citerai les principaux. Si la valeur de nos soldats, éprouvée par tant d'années de gloi-

re, ne trouva pas dans ce combat cette victoire qu'elle était accoutumée à maîtriser, elle la disputa du moins avec un intrépide acharnement, et ne la vit échaper qu'après avoir fait des actions dont le récit nous paraîtrait incroyable si elles s'étaient passées de nos jours. Hélas ! peu d'heure suffirent pour anéantir la plus belle des armées qu'ait possédé la France, et l'ambition d'un seul homme en fut la cause. Si anous vons à regretter tant de braves, que la mort avait respectés jusque-là au milieu des combats, il est bien doux de penser que leur perte n'a point flétri nos lauriers, qu'ils ont tous fait leur devoir, et qu'en succombant sous le nombre, ils ont acquis, dans cette fatale journée, une immortalité qu'on ne pourra jamais ravir à leur

mémoire, mais qui était digne d'un meilleur sort. Je ne parlerai pas des divers combats qui précédèrent la journée du mont Saint-Jean et je passe de suite à cette *bataille*.

Le 18 juin 1815, avant le jour, l'armée française vit que le général anglais avait non-seulement conservé ses positions, mais qu'il se proposait a asseoir ses lignes pour une affaire décisive. Son quartier-général était à Vaterloo. Il fit garnir le plateau du mont Saint-Jean, jusqu'a la ferme de la Haye-Sainte; ses masses d'infanterie. Cette ferme servait de point d'appui à son centre, comandé par le prince d'Orange. L'aile gauche s'appuyait sur la ferme de Merkebraine, ayant devant elle celle d'Haugoumont; elle s'étendait sur la route de Nivelle. L'aile droite était défendue par un

ravin et la ferme de Terre-la Haye, elle s'appuyait sur Richemont.

Pendant la nuit l'armée française avait eu beaucoup à souffrir des pluies. Napoléon, après avoir reconnu les dispositions du général anglais, expédia l'ordre au maréchal Grouchy de se porter sur Ohain avec le troisième corps et la division Teste du sixième, afin d'appuyer le compte de Lobau qui, avec ce qui lui restait de son corps d'armée, devait commencer l'attaque en enlevant le plateau du mont Saint-Jean. Le deuxième corps, destiné à marcher contre l'aîle droite de l'armée anglo-belge se porta sur le terrain entre Nivelle et Bruxelles. Il se joignait par sa droite au premier corps qui s'étendait en face de Terre-la-Haye. Le comte de Lobeau tenait l'extrême droite

presque toute la cavalerie était flanquée sur les deux aîles. La garde était en reserve sur les hauteurs de Planchenois. A dix heures, Napoléon jugea nécessaire de changer son plan d'attaque, et fit dire au maréchal Grouchy de venir le joindre avec toutes ses forces, et de ne laisser à Vavres qu'une seule division. Le maréchal Ney fut chargé du commandement des premier et deuxième corps.

L'attaque commença à midi. Un général, qui faisait partie du deuxième corps se porta avec sa division sur la ferme d'Haugoumont, dont les bâtimens avaient été percés de meurtrières : une fusillade très-vive s'engagea. Le général en gagnant du terrain, perdit une partie de sa division. L'aîle gauche et l'aîle droite s'avançaient graduellement.

A deux heures l'ennemi avait perdu sa première ligne de bataille, et ses ouvrages avancés étaient couronnés par l'artillerie française. Cependant la ferme d'Haugoumont n'était pas encore au pouvoir des Français. Le bois auquel elle était appuyée était couvert de morts, et le maréchal Grouchy n'arrivait pas. Le feu qui s'engagea à deux heures trois quarts dans la forêt de Soigne, fit présumer que cette mousquetcrie était celle du maréchal Grouchy, dont les Prussiens voulaient gêner la marche, et Napoléon donna ordre d'enlever et plateau du mont Saint-Jean. La cavalerie flanquée sur les aîles eut ordre de charger sur les pièces. Cinq cents bouches à feu vomissaient partout la mort. L'infanterie s'opposait à l'infanterie, la cavalerie

à la cavalerie; et dans ces chocs terribles, des régimens entiers furent détruits. A trois heures et demie leplateau du mont *Saint-Jean* était l'armée française.

Cependant le feu de mousqueterie de la forêt de Soigne avait cessé, et le corps du général Grouchy n'était pas arrivé. La nuit qui approchait donnait l'espoir non-seulement de conserver les positions qu'on avait enlevées, mais de s'emparer de toutes celles qui restaient à l'ennemi, avant qu'il pût s'apercevoir du petit nombre de nos forces. Il était cinq heures et demie, le combat allait changer de face. Le corps de Bulow qui av*ait* *dir*igé par Saint-Lambert et Frichemont, arriva à Ohain sur la ligne d'opérations. Le comte de Lobau ayant reconnu le corps de Bulow, se por-

ta à sa rencontre avec la cavalerie du géneral d'Aumont. Napoléon forma alors une quatrième colonne composée de la garde, et donna des ordres pour soutenir ce mouvement. Enfin ces vieux enfans de la victoire s'ébranlèrent. A leur tête on voyait les vainqueurs de l'Egypte, de l'Allemagne, de l'Italie; des légions de héros, qui avaient triomphé dans cent batailles, marchaient les uns comme chefs, les autres comme soldats. A des colonnes aussi importantes succédèrent d'autres colonnes. La mitraille moisonnat partout les braves. Le général Cambronne s'étant avancé avec quelques-uns des siens, fut sommé de se rendre. *La garde meurt et ne se rend pas*, dit-il. Et ce cri immortel fut répété dans tous les rangs. Ils ne pouvaient plus vain-

cre, ils marchèrent à la mort. Au milieu de ce noble dévouement, des cris de défaite s'étant malheureusement faits entendre, alors tout fuit, tout se presse, tout se confond. Le soldat cherche en vain des officiers pour la retraite. Les uns avaient péri, les autres grièvement blessés avaient été portés sur les derrières de l'armée. Au milieu de ses souffrances et de la nuit, les débris de cette malheureuse armée, naguèrent si brillante, si brave, si courageuse, arriva à Charleroy. Elle reçut des généreux habitans de cette ville les soins que l'hospitalité prodigue à des frères.

Quel désastreux tableau offrit le lendemain au point du jour le champ de bataille, si courageusement disputé et témoin de tant des valeur, de tant de bravoure! Ici le

drapeau du quarante-cinquième fut trouvé enseveli sous les corps des guerriers chargés de le défendre ; sur ses lambeaux le sang laissait à peine distinguer les noms d'Iéna, d'Eylau, d'Austerlitz et de Wagram. Là, périrent les Écossais ; plus loin des colonnes entières de la garde furent détruites. D'un autre côté des régimens entiers de cavaliers anglais gisaient pêle-mêle avec des cavaliers français. Au milieu de ces scénes d'horreur, on vit un dragon expirant ayant à ses pieds huit Anglais. Les soldats de tous les peuples avaient fait leur devoir, aucune gloire ne s'était dementie. En voyant ces champs de carnage on pouvait dire que les lauriers de l'Europe étaient venus s'y amonceler.

Nous allons rapporter mainte-

nant quelques traits sublimes auxquels ce triste événement donna lieu, et en lisant on retrouvera sans cesse ce dévouement héroïque, véritable apanage du militaire français qui, au milieu des grandes infortunes, conserve toujours son honneur intact, et ne dévie jamais de son noble courage.

La jeune garde, qui a soutenu le premier choc du corps de Bulow, a fait ce jour-là des prodiges de valeur : elle s'est montrée digne de ses chefs, parmi lesquels on doi citer surtout le colonel commandant le troisième régiment de volti geurs. A l'instant même où cette garde désespérait du succès de la journée, elle courait au péril pour le péril même, puisqu'elle ne comp tait plus sur la victoire. On eu

beaucoup de peine à la décider à opérer sa retraite qui, cependant, se fit en bon ordre : car ce corps est arrivé sans se désunir sous les murs de Paris, et delà à l'armée de la Loire, ou le licenciement eut lieu alors.



CRIBLÉ de blessures, et près d'expirer, un vieux grenadier de la garde aperçoit à quelques pas de là un drapeau français : il rassemble le peu de forces qui lui reste, se traîne péniblement sur le ventre, arrive enfin, il touche ce signe sacré pour lui, le presse sur son cœur et meurt sans regrets.



Un brigadier du quatrième régiment d'artillerie légère, redemandait son bras qu'on venait d'amputer : on lui rend. Il est donc

bien vrai, s'écrie-t-il en le saisissant, que tu ne peu plus servir pour la patrie ; mais ton eamarade me reste encore pour mettre *le feu au* canon.

~~~~~~~

Un colonel ayant perdu tout son régiment, remet à son ordonnance quelques papiers pour les porter à sa femme ; fuis, crie-t-il, fuis, et va dire que je n'ai pas *voulu* me séparer de mes frères d'armes. A ces mots, il se brûle le oervelle au milieu des cadavres de son régiment.

FIN.

De l'imprimerie de Lemaître, à Nogent-sur-Sene.
~~~~~~~



[redacted]

